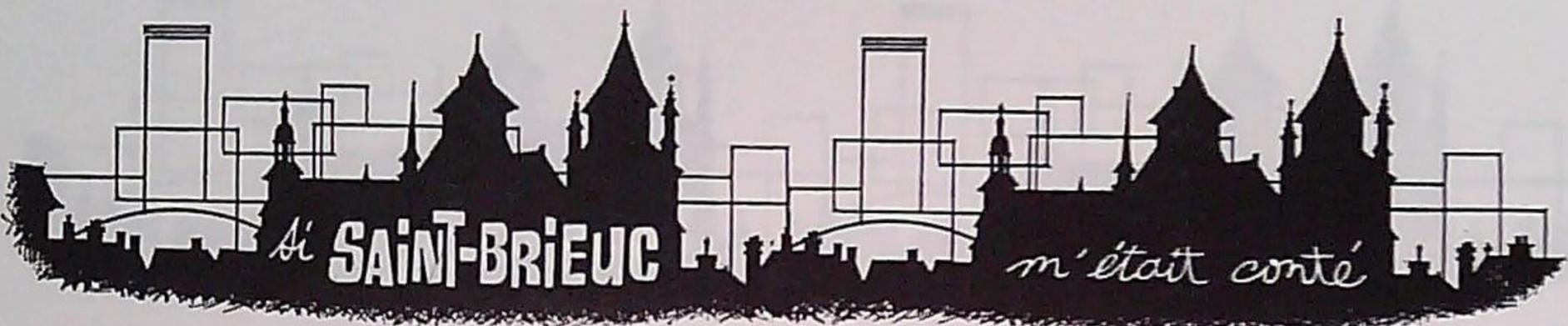




PAR PHILIPPE PERIDY

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DU JOURNAL « LE TELEGRAMME »

---



# Histoires du p'tit train

Le petit train mérite qu'on lui accorde quelques lignes dans cette série d'impression du Saint-Brieuc d'hier et d'aujourd'hui. Nous avons déjà écrit dans un article précédent, le trajet de ce petit train qui joignait Saint-Brieuc à Erquy et Moncontour par le pont de Toupin et au Légué à Paimpol par le viaduc de Souzain. Comme son frère du Toupin, avec qui il rivalise d'élégance, le viaduc du Souzain est l'œuvre d'Harel de la Noë, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées à Saint-Brieuc. C'est donc par ce pont, où plus exactement viaduc, que passait le p'tit train qui, autrefois menait de la gare départementale à Plouha, avec ensuite une bifurcation sur Guingamp et Paimpol et au Légué.

C'est cette dernière ligne qui faisait l'objet de rivalités entre, d'une part les cheminots, et d'autre part les gamins, montés sur leur bicyclette, qui tentaient de prendre le train de vitesse.

De nombreux arrêts s'étendaient sur toute la longueur du parcours. Arrivé à la sortie du viaduc de Souzain, il tournait à droite pour rejoindre le pont de pierre qui était sa première halte. D'autres petites gares se trouvaient au Pont Tournant, à la Ville Gilette, à la Douane et enfin au terminus le phare du Légué.

Le petit train allait donc son chemin tandis que les gamins, perchés sur leurs bicyclettes, marquaient un point d'honneur à le suivre, voire à le dépasser, et ce, par des chemins tortueux qui ne sont pas ceux que nous connaissons aujourd'hui.

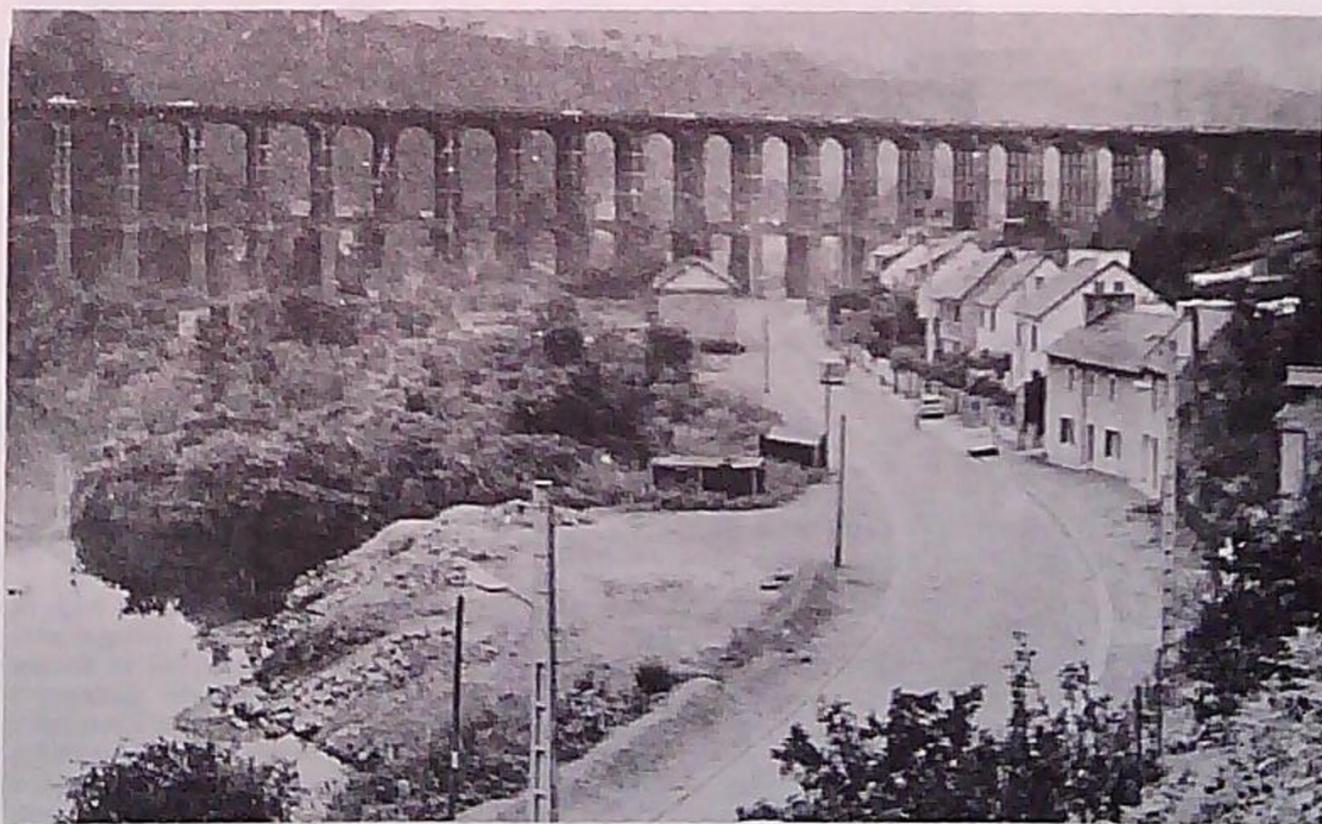
Pour accroître leur mérite, les cyclistes s'arrêtaient partout là où le petit train faisait halte, sous l'œil mauvais du chauffeur et du contrôleur. Mais entre le Pont Tournant et la Ville Gilette, le train avait largement le temps de prendre une certaine avance sur ses concurrents d'infortune, grâce à l'élan que lui permettait cette longue ligne droite. Quelques cyclistes, un peu « tricheurs » ne trouvaient rien de mieux que de s'y accrocher et se faire ainsi traîner sur cette distance.

Mais si tout allait pour le mieux dans le sens de la descente, quelques difficultés surgissaient lors du retour. En effet, il fallait au train remonter la longue côte de Souzain, au prix de mille pelletées de charbon lancées dans la chaudière. Parfois, après avoir craché tout son combustible et mis le feu dans les broussailles alentour, ce qui arrivait au moins une fois par semaine, il arrivait que le petit train sorte victorieux de la côte. Mais ce n'était pas toujours le cas et il fallait aux passagers descendre des wagons afin de lui permettre de reprendre de l'élan... et tout le monde remontait un peu plus loin !



1731. - St-BRIEUC. - Viaduc de Souzain par grande marée (300 m de long, 40 m de haut).  
(Coll. E. Hamonic, S.-B.)

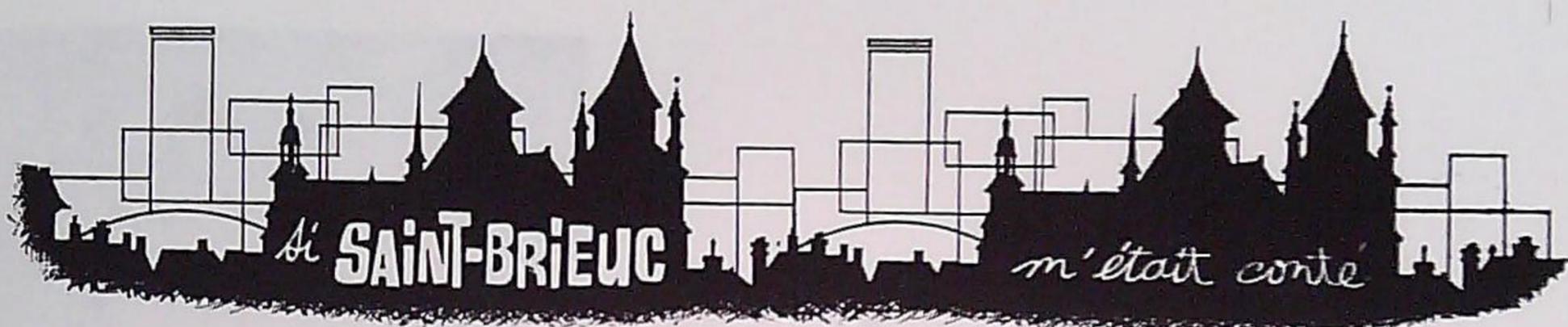
Au premier plan de la route qui mène du Légué au Pont de Gouët, sur la gauche, on peut voir le Moulin de Souzain, aujourd'hui disparu, où se déroula un drame affreux.



Et quand on arrivait en propre état à destination, c'était déjà pas mal ! Bien évidemment, les premières places occupées étaient les meilleures, aussi celui qui avait le malheur d'arriver après la bagarre devait-il se contenter de la plateforme avant des wagons, où il recevait toutes les escarilles lancées par la locomotive.

L'habitation que nous voyons sur la vieille carte postale est l'ancien moulin de Souzain qui, en 1884, fut le théâtre d'un terrible drame. Un domestique de la maison trouva un jour un buste d'homme, transpercé de quatre coups de couteau. La patronne du moulin, une dénommée Marie-Josèphe, fut emprisonnée pendant 17 ans, après quoi elle fut mise en liberté conditionnelle.

Aujourd'hui les mouvements de la marée sont contrôlés par l'écluse qui se trouve à l'entrée du chenal du Légué, ce qui fait que la mer ne cause plus de dégâts dans la vallée du Gouët.



# Le petit train et les prisons

Heureux ceux qui ont eu la joie de voyager dans le petit train départemental qui crachait sa fumée à partir de la petite gare jusqu'à, il y a environ vingt ans.

L'apparition du chemin de fer dans le département remonte à 1863 avec l'inauguration de la ligne Paris-Brest. Les cultivateurs furent très heureux de se débarrasser d'un terrain marécageux au profit de la Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest qui construisit la gare à cet endroit. D'autres voies furent par la suite inaugurées dans les Côtes-du-Nord ; le terrassement de la ligne de Saint-Brieuc à Pontivy, commencé en 1868 devait être interrompu pendant la guerre ; le tronçon de Saint-Brieuc à Quintin était ouvert en 1873, celui de Quintin à Loudéac en 1874 et celui de Loudéac à Pontivy en 1875.

La bénédiction du chemin de fer fut faite à Loudéac pendant les travaux, en 1872, par Mgr David, évêque de Saint-Brieuc.

A côté de ce chemin de fer, il y avait le petit train départemental, à voie étroite, dont la gare était à la place de l'actuelle gare routière.

Trois lignes partaient de là ; Saint-Brieuc-Collinée par le viaduc du Toupin, Saint-Brieuc-Plouha, avec ensuite une bifurcation sur Guingamp, Paimpol, Tréguier et Saint-Brieuc au phare du Légué, toutes deux par le viaduc de Souzain. Jusqu'à ce dernier pont, la voie était double afin de permettre une rapidité des transports.

Comme dans toutes les gares un peu importantes il y avait en gare de Saint-Brieuc des omnibus d'hôtels et des voitures automobiles ou hippomobiles en location à l'arrivée de chaque train.

Les bâtiments que l'on peut voir sur cette vieille carte postale, à droite de la petite gare, sont les prisons de la ville. Mais avant celles-ci bien d'autres bâtisses abritèrent les malfaiteurs. Les plus anciennes que nous connaissons se dressaient depuis 1628 sur un terrain faisant partie des Champs-Chevillons. Elle était destinée aux malfaiteurs de la sénéchaussée royale de Saint-Brieuc ; sous la Révolution, elle en renferma jusqu'à 400. Celle-ci fut assiégée par les chouans dans la nuit du 4 au 5 brumaire, an VIII, c'est-à-dire du 25 au 26 octobre 1799. Commandés par Mardier, dit le général « La Vendée », ils délivrèrent de leurs cellules tous les royalistes détenus.



Le petit train que beaucoup de Briochins ont emprunté, regagne la voie de garage dans l'actuelle gare routière.

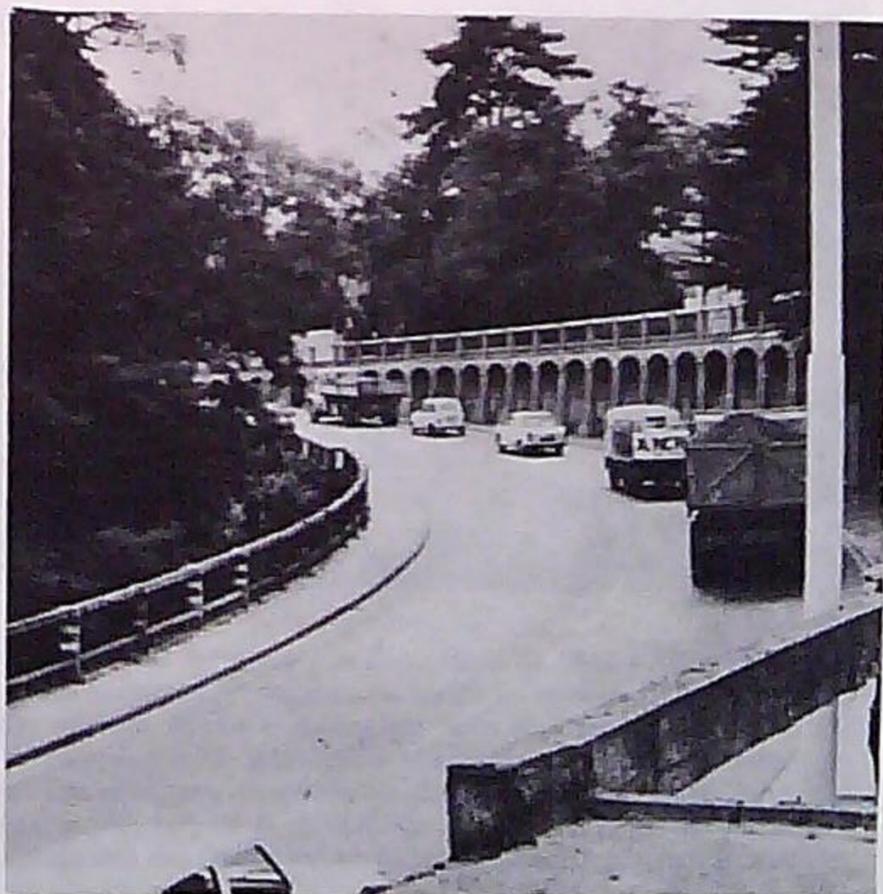
A droite, sur cette même carte, on aperçoit les prisons départementales qui ont fait place depuis à la Chambre de Commerce des Côtes-du-Nord.

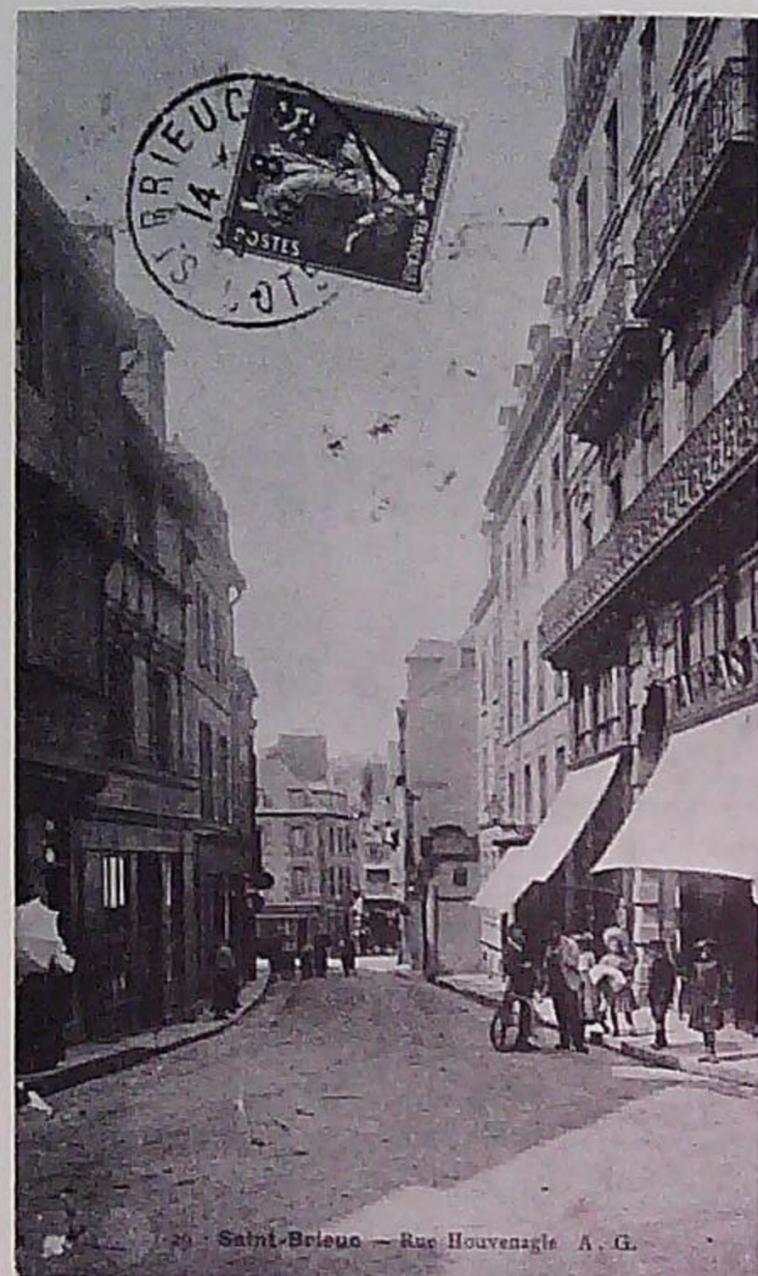
La commune fit édifier une nouvelle prison sur le plateau de Gouédic, de 1910 à 1913. La prison qui avait vu la Révolution avait été démolie en 1926.

De 1915 à 1925, les vieilles prisons avaient abrité des familles sans logement venues presque toutes de la Belgique et des régions françaises occupées. Habités à vivre des subsides de l'Etat et de la commune, ils perdaient le goût du travail et, de fait, devinrent vite des indésirables.

Depuis, il s'est bâti sur cet emplacement de nombreux immeubles dont l'hôtel de la Chambre de Commerce des Côtes-du-Nord.

La maison d'arrêt se trouve depuis ce temps sur le plateau de Gouédic, à côté du lycée Racine. Le quartier de la place Duguesclin, près des grandes promenades a depuis beaucoup augmenté le charme de la ville.





## La rue Houvenagle ou rue des Marchands

Plus d'un demi-siècle d'écart entre ces deux vues de la rue Houvenagle. On peut noter la destruction des patés de maisons sis sur l'actuelle place de la Grille qui doit son nom à l'énorme grille qui s'y trouvait et qui recevait toutes les eaux de la ville, notamment un ruisseau dont la source était environ vers la rue de Quintin et qui coulait à ciel ouvert jusqu'à la place de la Grille.

La rue Houvenagle, dans le prolongement de la rue Saint-Guillaume, a toujours été une rue très commerçante, témoin le nom qu'elle portait autrefois : Grand'Rue des Marchands.

Cette rue a été aussi très célèbre pour les personnalités qui y ont séjourné. Au n° 19 habitait la famille Fleuriot, dont la fille, Zénaïde, qui se consacra à la littérature enfantine. Très connue des Briochins, elle était l'émule de la Comtesse de Ségur. Zénaïde-Marie-Anne Fleuriot a écrit plus de 80 romans ou récits pour jeunes filles qui ont eu un grand succès à la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Elle a notamment décrit sa ville, Saint-Brieuc où elle est née en 1829, dans un de ses meilleurs ouvrages, « Les Prévalonnais », dont l'action se passa sous le Second Empire.

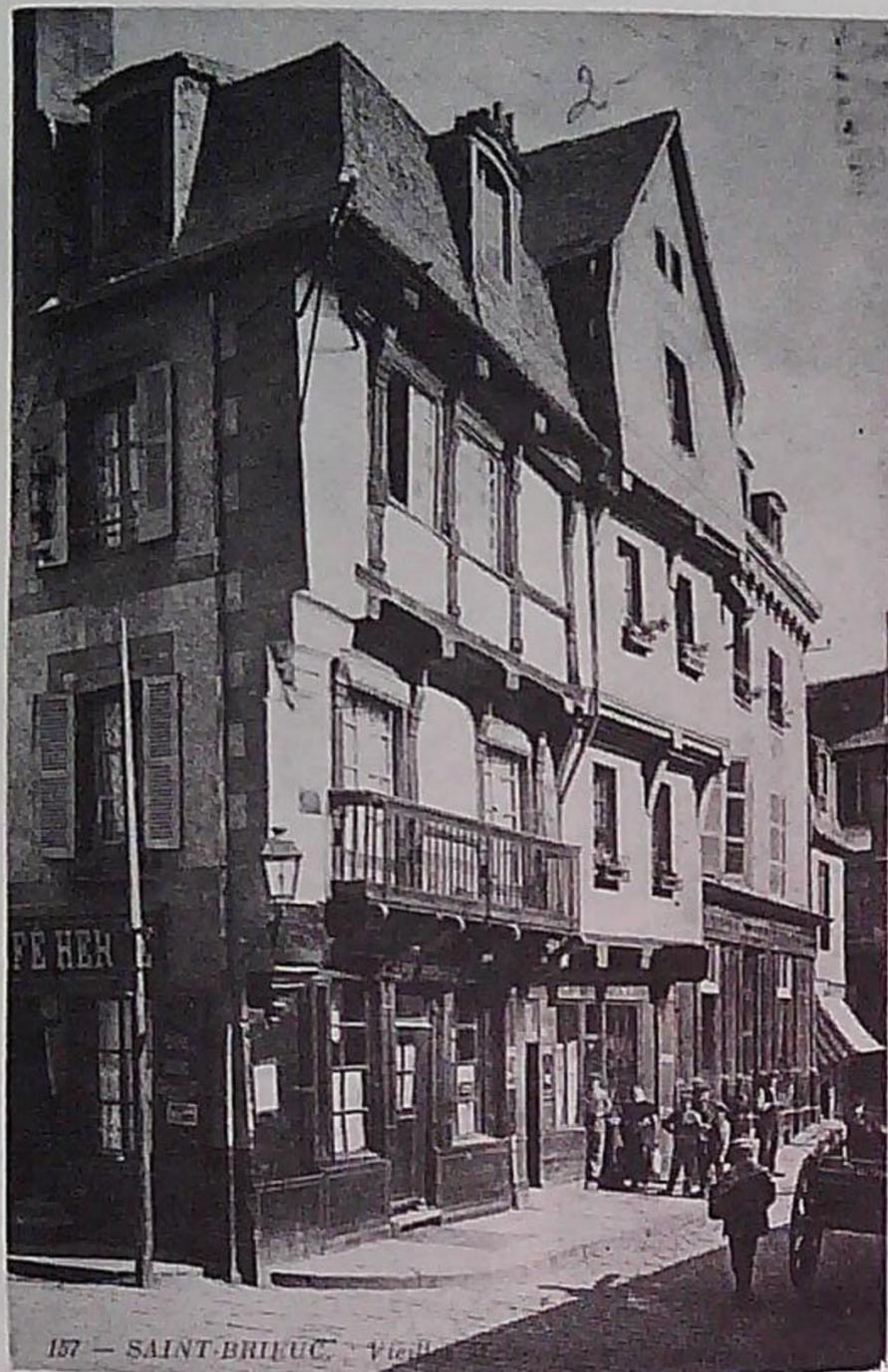
A l'emplacement des numéros 21 et 23 a logé durant quelques temps l'évêque de Saint-Brieuc, M. Gouyon de Thomaze, ou Mgr Caffarelli. Celui-ci eut beaucoup de difficultés pour résoudre les questions religieuses pendant les treize années de son épiscopat, de 1802 à 1815. Il appartenait à une famille noble d'Italie, amie de la famille Bonaparte ; il avait même un frère qui combattait comme général aux côtés de Bonaparte. Il dépensa son activité à la réorganisation du culte dans le département. Il jouissait de la confiance de l'Empereur et de ses ministres des cultes ; il fut même fait chevalier de la Légion d'Honneur et baron d'Empire. Mgr Caffarelli a été enterré dans la cathédrale, derrière le chœur.

Au n° 22 était l'hôtel Urvoy de Saint-Bedan où habitait l'épouse du père de Laënnec, médecin français né à Quimper à qui on doit l'invention du stéthoscope. Ses parents n'entretenant pas de rapports des plus harmonieux, sa mère vivait à Saint-Brieuc, tandis que M. Laënnec père résidait à Quimper.



Habita également dans cette rue très bourgeoise de 1848 à 1851, Raoul de Fréminville, artiste peintre dont les œuvres sont très rares et très recherchées.

Depuis cette époque, la rue a changé de nom et s'appelle désormais rue Houvenagle, en honneur à M. Jean-Marie Houvenagle, né à Saint-Brieuc en 1813, capitaine des pompiers, conseiller municipal, représentant du peuple à l'assemblée constituante lors de la Révolution de 1848. Il laissa par testament sa magnifique propriété des Châtelets, en Ploufragan, par moitié à l'Hospice et au Bureau de Bienfaisance.



## LA PLACE DU MARTRAY



Aujourd'hui, la place du Martray n'est plus pour tout le monde un lieu de passage qui ne joue dans la vie briochine qu'un rôle de seconde importance bien qu'elle abrite la halle aux poissons et les camelots de toutes sortes les jours de marché, le mercredi et le samedi.

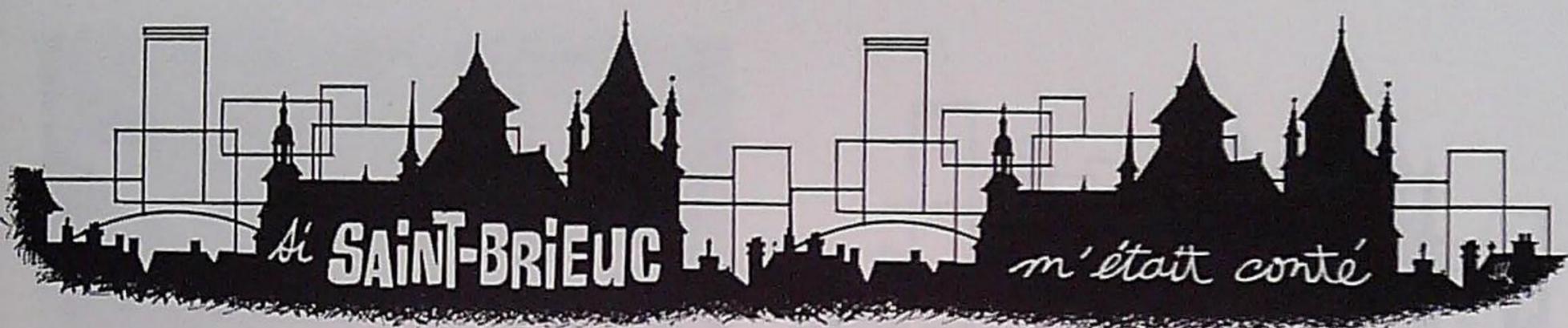
Il n'en a pas toujours été ainsi. A une période des plus «reposantes», la place du Martray était au Moyen-Age occupée par un cimetière. A succédé une période d'activité intense : cette place est devenue le centre commercial de la ville avec ses échoppes installées dans tous les coins et moindres recoins. En ces lieux, se pressaient en tous sens les toileux, filetiers, merciers, drapiers, potiers, pintiers, cloutiers, poêliers, parcheminiers et sacochiers se serrant dans un dédale de ruelles avec boutiques et cabarets. Saint-Brieuc devint notamment célèbre par l'art de ses sacochiers qui fabriquaient merveilleusement les aumonières et bourses en usage à l'époque. La confrérie des sacochiers fut d'ailleurs installée à Paris, dont les statuts reconnaissent Saint-Brieuc et Notre-Dame de la Fontaine comme patrons.

Née également sur cette place vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la Chambre des Dames. Un cercle féminin, inventé par quelques respectables douairières, pendant la Révolution qui les privait de leurs proches retenus aux assemblées, à Paris, en émigration ou à l'armée.

A cette époque encore, la place du Martray en voyait de belles... C'est là qu'avaient lieu les exécutions des indésirables ; ainsi, en 1788, soit un an avant la grande Révolution, un parricide fut exécuté sur cette place, on lui coupa le poignet puis on le conduisit en cet état sur la place Saint-Pierre où il fut roué vif. Actuellement se dressent sur la place, les halles à poissons, construites au siècle dernier. Bien que quelques peintres aient testé leurs talents sur ses murs en la bariolant de dessins qui sont l'objet de polémiques, il est question de les détruire.

Que bâtir à la place ? Rien serait une solution qui redonnerait un peu de cachet au centre-ville. Cette place est en effet entourée de plusieurs bars, dont un est inscrit sur l'inventaire des Monuments Historiques, très pittoresques. Aussi il serait bon de réserver la place du Martray à la circulation piétonne. Une espèce de place du Tertre qui deviendrait le centre d'attractions et de tourisme de Saint-Brieuc.

Malgré les changements qui ont, au cours des siècles, modifié la place du Martray, celle-ci conserve encore quelques vieilles maisons qui donnent au centre-ville un cachet bien pittoresque. Il est à souhaiter qu'après la destruction des halles, la place soit transformée en place du tertre.



# La rue du 71<sup>e</sup> R.I.

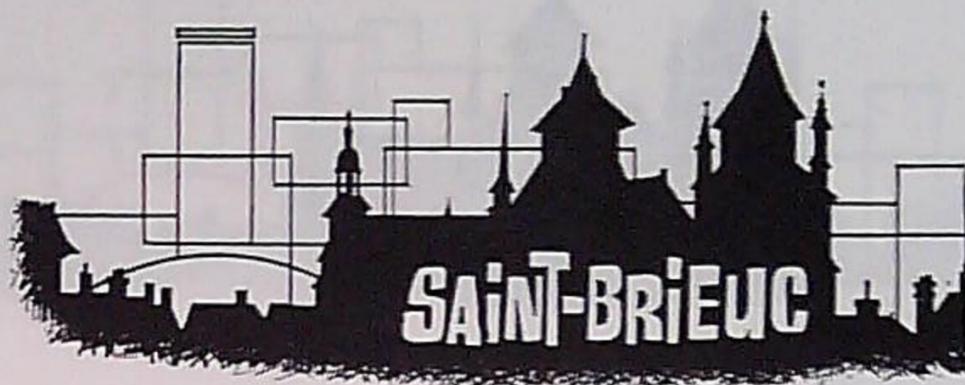
Sans doute quelques vieux Briochins se souviennent-ils encore du temps où la rue qui joint Rennes à Brest s'appelait rue du Lycée. Ce n'est qu'en 1918 en effet que le conseil municipal voulant glorifier son régiment d'infanterie qui avait tant lutté et souffert, donna le nom de 71<sup>e</sup> R.I. à la rue du Lycée. La route Royale de Rennes à Brest qui arrivait à Saint-Brieuc au pont de Gouédic, construit en 1612 et reconstruit en 1744, passait autrefois par la rue Saint-Guillaume et suivait les rues Saint-Gouéno, Fardel et de la Corderie. Mais la circulation allant grandissant, ces rues sont devenues (déjà!) trop étroites et Poulain Corbion, maire de Saint-Brieuc de 1779 jusqu'à la Révolution, à qui on doit notamment l'amélioration du port du Légué, pensa à dévier la route dans la traversée de Saint-Brieuc. Il fit alors ouvrir la rue de Brest à travers les jardins ; c'est l'ancienne rue du Lycée et rue du 71<sup>e</sup> R.I.

On peut voir sur la vieille carte postale qui date du début du siècle, le clocher de Notre-Dame de l'Espérance aujourd'hui démoli, car il menaçait de s'écrouler. L'église Notre-Dame de l'Espérance, anciennement chapelle Saint-Pierre, sur la place du même nom, a été bâtie vers 1854, puis agrandie 20 ans après. Elle est d'un gracieux style gothique. Elle était autrefois le lieu d'une grandiose fête de nuit le 31 mai à laquelle participaient des milliers de pèlerins venus de tout le diocèse et qui participaient dans tout le quartier à la traditionnelle retraite aux flambeaux.

A l'extrémité de la rue du 71<sup>e</sup> R.I. on coupe la rue Charles-Le-Maoût qui descend en direction du centre ville. Charles Le Maoût était un illustre pionnier de la science qui s'installa à Saint-Brieuc comme pharmacien. A la suite de l'épidémie de choléra qui ravagea la ville en 1832, il publia une brochure : «Expériences chimico-microscopiques» sur les émanations pouvant provenir de ce bacille. L'Académie de Médecine accueillit la brochure en riant. Depuis, on a redécouvert ce qu'il avait déjà trouvé. Il proposa également de produire artificiellement la pluie et d'éclairer les orages, par le moyen de décharges d'artillerie, procédés qui ont été d'usage dans le passé.

La rue du 71<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie supporta jusqu'en 1863, date de l'inauguration de la ligne de chemin de fer de Paris à Brest, le passage de toutes les diligences qui traversaient la ville. Aujourd'hui ce sont les poids lourds, très nombreux à emprunter cette voie qui posent des problèmes car ils doivent encore traverser la ville pour joindre la capitale au Nord-Finistère. Il faut espérer qu'avec la déviation en construction une bonne partie de ces poids lourds éviteront la rue de Brest et la rue du 71<sup>e</sup>.





## LA VIEILLE RUE FARDEL

Le principal changement à noter entre ces deux vues est la construction du bâtiment qui abrite provisoirement la Préfecture. L'Hôtel des Ducs de Bretagne, quant à lui, n'a toujours pas changé si ce n'est les becs de gaz qui ont aujourd'hui disparu.

Plusieurs maisons, à droite de la rue en montant, ont été rasées depuis.

La rue Fardel, avec ses maisons du XVIII<sup>e</sup> siècle est un des principaux lieux touristiques de notre ville. Beaucoup de Briochins aiment encore à flâner dans ce quartier de ruelles trop étroites, bordées de maisons anciennes, qui ont survécu aux démolitions successives qui ont eu lieu dans ce quartier depuis leur construction.

Autrefois, le quartier de la Fontaine Saint-Brieuc, au haut de la rue Fardel, était le lieu de la traditionnelle foire-fontaine de Saint-Brieuc, très réputée, qui durait 8 jours. Une foule de gens et d'animaux s'agitaient entre les boutiques et étalages, venus de tous les points de la Bretagne : rebouteux, malandrins, coupeurs de cheveux. Malgré ces apparences, le quartier Fardel était des plus aristocratiques : l'hôtel des Ducs de Bretagne, que nous pouvons toujours admirer et qui porte la date de 1572 a abrité plusieurs notoriétés de France et même étrangères. En 1548, Marie Stuart qui n'avait que six ans, et qui venait en France dans l'intention d'épouser le dauphin François II, fils aîné de Henri II. Elle s'arrêta quelques temps à Saint-Brieuc et elle séjourna à l'hôtel des Ducs de Bretagne.

Après elle, en 1689, c'est son compatriote Jacques II Stuart, roi d'Angleterre, qui vint à Saint-Brieuc dans le but de passer en revue ses troupes, ce afin de reconquérir le trône qu'il avait perdu.

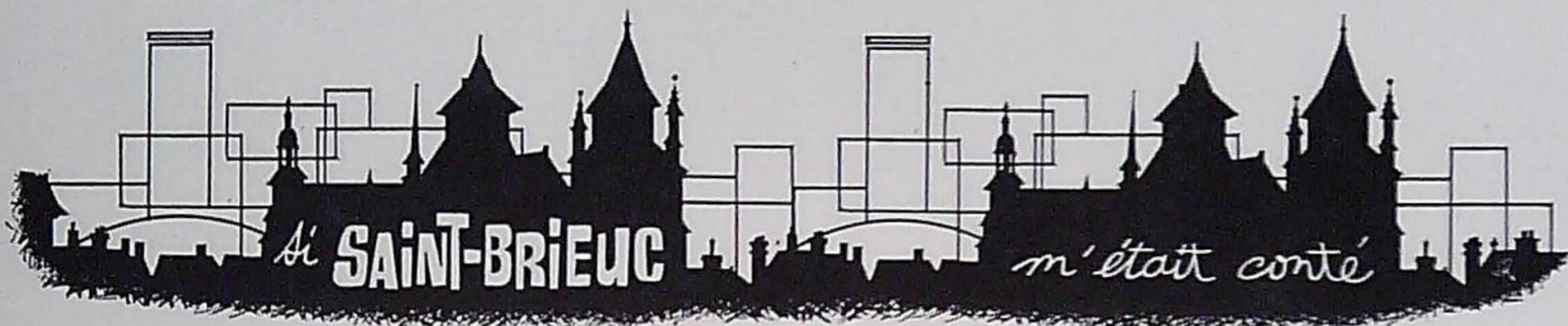
En 1782, c'est le Grand Duc et la Grande Duchesse de Russie qui, voyageant en France, font un passage dans notre ville. Bien que circulant incognito, de Paris à Brest, la Grande Duchesse n'en emportait pas moins avec elle un «matériel de bouche» important, dans la crainte d'être empoisonnée.

Tout en haut de la rue Fardel, auprès de la porte Morlaise, se trouvait l'hôtel de Guébriant, qui abrita Jean-Baptiste Budes, comte de Guébriant, héros de la guerre de trente ans.

Au bas de la rue Fardel, se trouvait un relais de diligence, place de l'Amusoir, aujourd'hui place de la Grille, et qui ravitaillait les voyageurs qui se rendaient à Brest ou à Paris par la route royale. Cette route empruntait les rues de Gouédic, Saint-Guillaume, Saint-Gouéno, Fardel et de la Corderie.

La rue Saint-Jacques, démolie en 1927 pour agrandir la place de la Grille, joignait le haut de la rue des Trois Frères Le Goff à la place du Martray. De très belles maisons des années 1600, décorées à l'extérieur de sculptures en bois, bordaient la rue. Heureusement, il nous reste la rue Fardel qui n'a rien perdu de son cachet de l'époque moderne. C'est dans cette rue que se trouve la préfecture, style contemporain, en attendant que le nouveau bâtiment soit construit place Général de Gaulle.





## La rue du Lycée

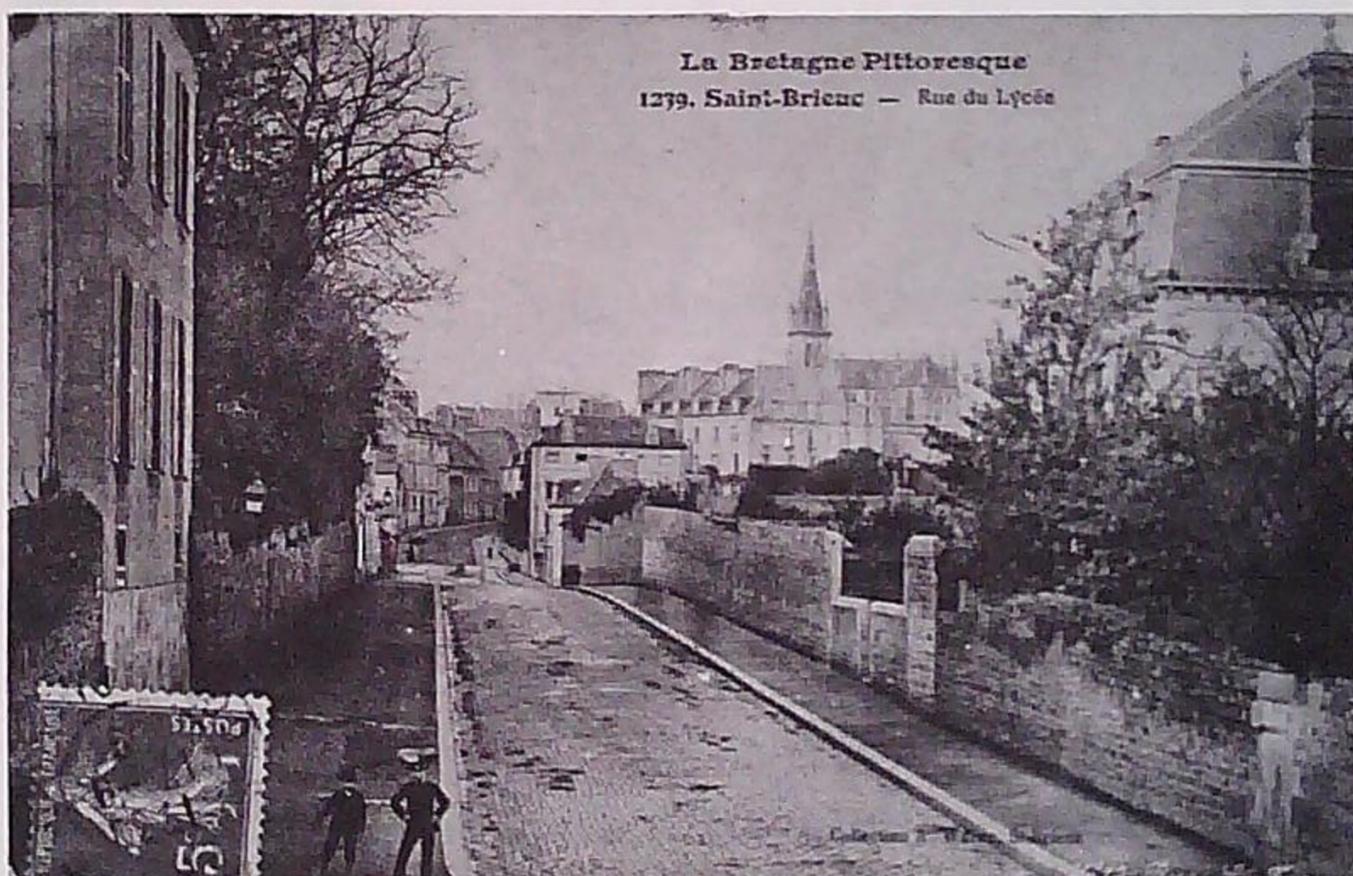
Anciennement rue du Lycée, dans le prolongement de la rue de Brest, elle se nomme actuellement rue 71<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie. Jusqu'en 1863 date de la construction de la ligne de chemin de fer de Paris à Brest, cette rue était une des plus animées de la ville. Toute la circulation est-ouest se faisait par cette voie tracée sous la Municipalité Corbion, la traditionnelle rue royale, qui empruntait les rues de Gouédic, Saint-Guillaume, Saint-Gouéno, Fardel et de la Cordeirie, étant devenue trop étroite pour la circulation grandissante de chars et diligences.

Ce nouveau chemin de Rennes à Brest se dirigeait vers St-Pierre en séparant l'enclos des Cordeliers de celui des Ursulines. Le vaste domaine des Cordeliers, dont le lycée actuel n'est qu'une partie, s'étendait de la Croix Guibour à la venelle Es-Chevrier, actuellement rue de la Gare. Depuis les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle, les Cordeliers occupaient les lieux. Le couvent reçut, sous la Révolution, différentes affectations.

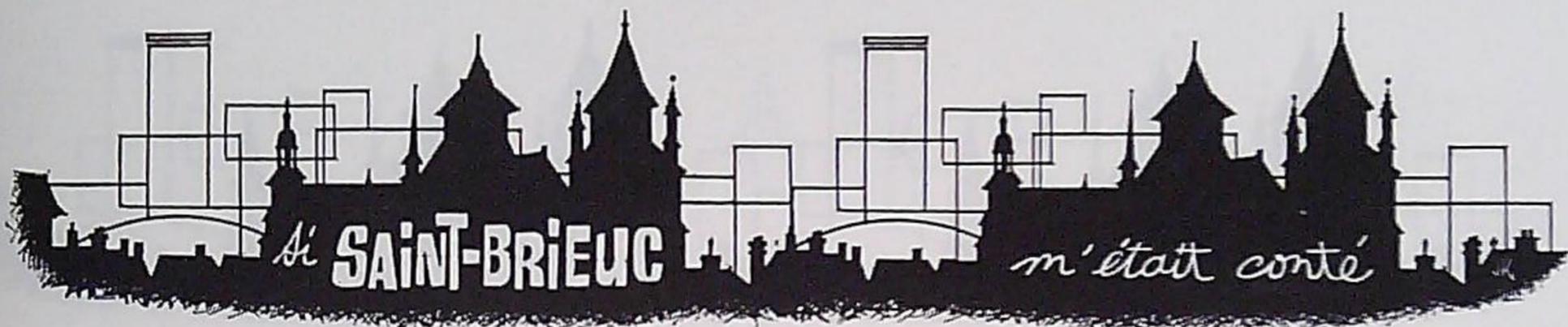
Dans la rue Léquyer, qui rejoint la caserne Guébriant, se trouve l'établissement des Maristes, fondé en 1864, et qui a réuni quelque temps un cercle catholique d'ouvriers dans sa très belle chapelle. Ce cercle était en pleine voie de prospérité. Sa fermeture par l'autorité supérieure, fut le prélude de l'expulsion des Maristes, qui eut lieu en 1880.

A l'origine, la caserne Guébriant était propriété du clergé. C'était un séminaire construit dans les années 1840. A la séparation de l'Eglise et de l'Etat, en 1905, la propriété fut dévolue à l'Etat ; les séminaristes, quelques temps après, durent être expulsés par la force. L'Etat ne voyant pas l'utilisation de l'immeuble du séminaire par lui, le céda gratuitement à la ville. Il le racheta en 1913, car il en avait besoin en raison de la récente loi militaire qui portait la durée du service actif de deux à trois ans. La ville se réserva seulement une dizaine d'ares de terrain, en face de la gare, qu'elle transforma en square après la guerre 1914-1918.

L'ancien séminaire prit le nom de caserne Guébriant et fut occupé par des dépôts d'infanterie pendant la guerre mondiale. En 1923, le ministère de la Guerre y installa la gendarmerie mobile qui était composée d'un peloton de 40 hommes de la garde républicaine. Quelques années après, un autre peloton de 40 hommes à pied, s'ajouta au premier. Les familles des gardes sont logées dans l'immeuble. Aujourd'hui la gendarmerie occupe toujours la caserne Guébriant. En raison de la vétusté des locaux, il est question de construire des immeubles neufs et de procéder à la rénovation de la caserne.



C'est en 1789, sous la municipalité Corbion, que fut tracée la nouvelle route Paris-Brest dans sa traversée de Saint-Brieuc. Elle contournait la Collégiale, à la place de l'actuelle chapelle Saint-Guillaume et rejoignait la place Saint-Pierre.



# LE CHAMP DE MARS

Beaucoup de personnes se souviennent sans doute encore de l'ancienne caserne qui siégeait il y a quelques années place du Champ de Mars et qui abritait le 71<sup>e</sup> R.I. Mais cette caserne n'a pas toujours eu une vocation militaire. Avant l'armée, ce sont les religieuses qui étaient installées en ces lieux. André Le Porc de la Porte, évêque de Saint-Brieuc, qui avait une dévotion très vive pour Saint-Charles, pensa élever un monastère de l'ordre de Sainte-Ursule, ordre que Saint-Charles avait lui-même établi à Milan. C'est la soeur-directrice de la maison de Dinan qui, accompagnée de quelques religieuses, vint à Saint-Brieuc pour en fonder une semblable. En 1624, elles ouvraient à Saint-Brieuc, dans la maison prébendale que les Cordeliers avaient précédemment occupée, des classes, notamment d'art et de musique.

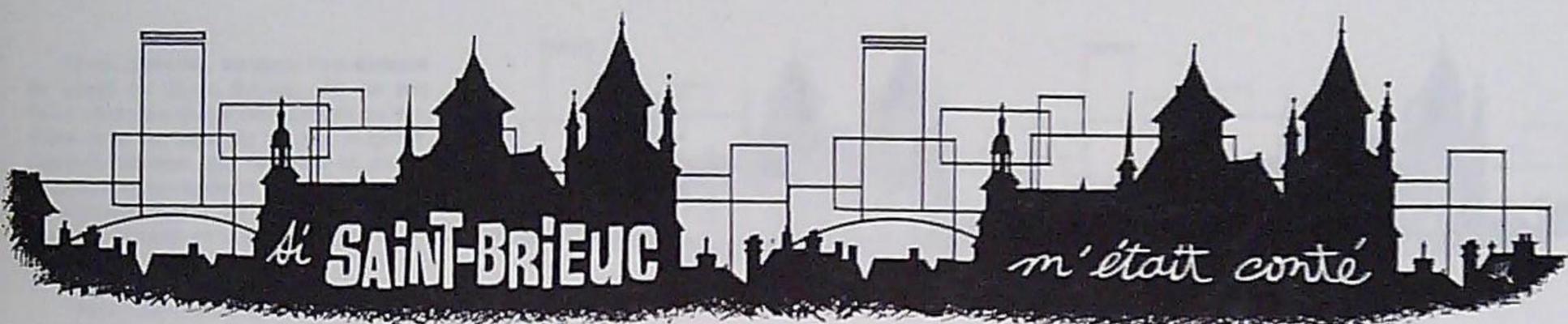
L'évêque leur trouva alors un vaste enclos en face des Cordeliers, au Pré-Tizon. L'église et la maison conventuelle furent bâties là. Les soeurs étaient 42 quand elles furent chassées par la Révolution, le 28 septembre 1792. Les bâtiments furent par la suite transformés en caserne. Les jardins devinrent une place pour les foires et pour les manoeuvres de la garnison. Au départ c'est l'ancien hospice, que l'Etat avait abandonné à la ville en 1810, qui devait servir au logement des troupes. Il fut converti par elle en atelier des enfants du bureau de bienfaisance. L'Etat ratifia cet emploi à condition toutefois que la caserne des Ursulines fût agrandie de manière à recevoir l'effectif. Commencée dix ans après, la caserne pouvait abriter environ 600 hommes.

Le régiment actif à Saint-Brieuc était le 71<sup>e</sup> R.I. qui avait ses quartiers dans la caserne des Ursulines, place du Champ de Mars (le Champ de Mars était autrefois un champ de manoeuvre du nom de Mars, Dieu de la guerre chez les Romains), et dans la caserne du boulevard Charner. Pour la petite histoire, il est bon de rappeler que l'amiral Charner était un illustre militaire qui se distingua, notamment dans la conquête de la Cochinchine en 1861.

Après la première guerre, le Champ de Mars servit à bien des représentations sportives et folkloriques tant que militaires. C'est là qu'avaient lieu les concours de chevaux et les courses cyclistes qui attiraient toujours un public nombreux et enthousiaste. Après la dernière guerre, l'armée délaissa les locaux au profit de multiples organisations qui installèrent leurs bureaux dans cette caserne, avant de se réfugier à la caserne Charner, lors de sa destruction il y a quelques années.



Actuellement, c'est le Crédit Agricole et l'Académie qui ont remplacé les Ursulines sur le Champ de Mars. Ne voyant plus de manoeuvres, si ce n'est celles des automobilistes briochins, il ne mérite d'ailleurs plus son nom et cette place a perdu ainsi un cachet bien pittoresque cher au cœur des anciens.



## A l'embouchure du Gouët

Au point de rencontre de deux vallées au bord de la mer, c'est précisément de la mer que les premiers habitants de ce qui allait devenir Saint-Brieuc virent arriver le fondateur de la ville : Brieuc, en breton Briec, donna en latin Briocus et fut traduit en français Brieuc.

Ces étrangers, venus d'Outre-Manche, ne voyageaient pas pour leur plaisir mais fuyaient leur Bretagne natale (devenue depuis Grande-Bretagne) envahie par des barbares Scots et Saxons.

Beaucoup d'entre eux longèrent longuement les côtes d'une presqu'île appelée Armorique à la recherche d'un endroit favorable pour s'y installer. C'est ainsi que beaucoup de Bretons des îles s'emparèrent de terres jusque là inoccupées et gagnèrent peu à peu du terrain sur les occupants sans toutefois s'installer en tant que conquérants. Un chef religieux de race illustre, originaire d'une contrée de Grande-Bretagne désignée sous le nom de «Coriticiana Regio», aujourd'hui comté de Cardigan dans le Pays de Galles (où la ville d'Aberystwyth s'est récemment jumelée avec Saint-Brieuc), vint s'installer avec quarante de ses moines sur nos côtes.

Remontant une rivière nommée ar Goad (aujourd'hui Le Gouët), il y trouva un lieu propice à l'édification d'un oratoire à la rencontre de deux vallées, où une fontaine abondante répandait ses eaux vives. C'est à cet endroit qu'il établit son oratoire, appelé aujourd'hui fontaine Saint-Brieuc. Un dais gothique abrite encore la source près de laquelle Brieuc venait prier. Il se bâtit des maisons autour de son ermitage qui devint le noyau de la future ville.

Brieuc mourut vers l'an 500.

La légende rapporte qu'il fut enterré au champ du Rouvre, cédé par le comte Rigwal, son cousin, que des miracles se produisirent sur son tombeau et attirèrent une foule de pèlerins.

Quelques siècles plus tard, Brieuc fut canonisé. Au IX<sup>e</sup> siècle, les reliques de Saint-Brieuc furent transportées à Angers pour les soustraire aux mains des envahisseurs normands.

Trois siècles plus tard, une partie des reliques fut restituée : un bras, deux côtes et une partie de la tête et du cou. La cathédrale possède encore les reliques du saint.

L'embouchure du Gouët, depuis l'époque où fut prise cette vue du temps de la marine à voile, a passablement changé, mais la vieille tour construite vers l'an 1350, par Jean de Montfort, pendant la guerre de Succession de Bretagne (1341-1366) pour résister à sa rivale, héritière également de la tour, Jeanne de Penthièvre, mariée à Charles de Blois, domine toujours ce site de ses ruines. Pendant une dizaine d'années, de 1588 à 1598 les Français, Anglais, Espagnols, Allemands, Suisses, ravagèrent le pays de Saint-Brieuc. Le gouverneur de



50 SAINT-BRIEUC-SOUS-LA-TOUR. - Le Port. - LL



Bretagne, le duc de Mercœur prit, au début des troubles, parti pour les ligueurs, pensant ainsi devenir souverain de Bretagne. Il s'empara de la tour de Cesson et appela les Espagnols à son secours, tandis que le roi de France faisait appel à l'aide des Anglais. La tour fut reprise par les troupes du roi en 1598, roi qui ordonna sa destruction.

Le gouverneur de la tour, Conen de Prépéhan, mina celle-ci qui se fendit en deux de bas en haut. Seule la moitié ouest subsiste aujourd'hui qui voit passer tous les jours, sabliers, cargos venus du Nord, minéraliers alimentant les entrepôts de la Shell et les coquilliers qui, comme leurs ancêtres voiliers, draguent toujours la coquille mais en utilisant cette fois l'énergie du pétrole.

Il est difficile, lorsque l'on évoque le passé de Saint-Brieuc, de ne pas faire mention de ce monument qu'est, dans tous les sens du terme, la cathédrale-forteresse qui domine la partie la plus ancienne de la ville.

Depuis la fin du XII<sup>e</sup> siècle, son austère façade et ses puissantes tours ont été le centre de la vie briochine, et n'ont guère changé d'aspect.

Mais avant, que de changements...

On s'accorde à penser que c'est en fait la troisième église qui fut construite en cet endroit. Et quel endroit : un marécage où aboutissaient les nombreux ruisseaux qui sillonnaient les pentes sur lesquelles s'est édifié le Saint-Brieuc d'aujourd'hui. On connaît d'ailleurs, en gros, le réseau souterrain de ces ruisseaux qui, mêlé aux réseaux d'égouts, parcourent la ville actuelle, ou du moins ses soubassements.

C'est sur ce marécage, acheté à son cousin le comte de Rigwal (qui partit s'installer à «Lis Helyon» que l'on pense être l'actuel Hillion) que le moine Briec édifia son premier monastère, vers l'an 500. Cinq siècles plus tard, une seconde église y était édiflée, dont on retrouva quelques fondations à la fin du siècle dernier.

Au XII<sup>e</sup> siècle, l'actuelle église est construite - du moins en voit-on une bonne part seulement puisque l'évêque Guillaume Pinchon en entreprit une restauration qui fut achevée en 1248. L'évêque, canonisé Saint-Guillaume, ne verra d'ailleurs pas la fin des travaux, qui furent longs et difficiles. En raison du terrain et de la masse de cet édifice, il fallut la construire pratiquement sur pilotis.

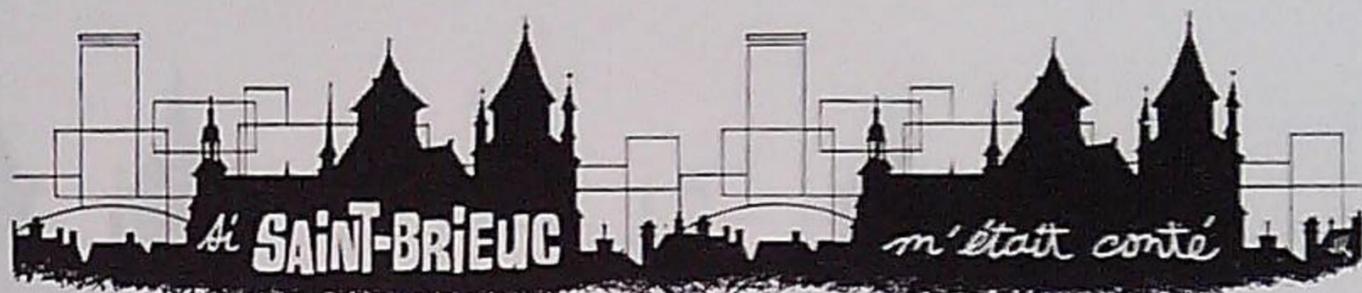
Cette peu banale construction n'enlevait rien à sa solidité. Détruite en 1353 en bonne partie par un incendie, reconstruite, elle fait la preuve de l'efficacité de ses meurtrières et échauquettes lors des sièges que le duc Jean IV en 1375, et le connétable Olivier de Clisson, vingt ans après, soutiennent au pied de ses murailles.

L'asile qu'elle offrait aux populations s'étendait alors aux marchands aussi, dont les boutiques s'appuyèrent de plus en plus nombreuses à ses murs.

En 1787, on en comptait 14, depuis la rue Saint-Gilles jusqu'à la place du Martray. Vendues comme bien national en 1791 à un nommé Désuty, celui-ci en accrut encore le nombre jusqu'à 28 échoppes, quelques années plus tard. Leur nombre diminua ensuite très rapidement, et la dernière, que l'on voit encore sur la première vue, disparut il y a deux ans.

Le riche mobilier du XVII<sup>e</sup> siècle de la cathédrale, lui, avait déjà disparu sous la Révolution. La terreur transforma l'édifice en théâtre, salle des fêtes, étables et écuries, avant que le concordat la retrouve, en grand état de délabrement. Parce que plus récent, l'hôtel-de-ville qui la voisine n'a pratiquement guère changé. Après avoir siégé au «Palais Royal», juste en face de la cathédrale, en compagnie des services départementaux, la mairie vit un incendie détruire cet édifice qui se trouvait à l'emplacement actuel de ce qui reste de l'ancienne préfecture. Un nouvel hôtel-de-ville fut alors édifié en 1870. Face à lui se trouvait la statue équestre de Poulain Corbion, maire de St-Brieuc de 1779 à 1789, tué par les Chouans dans la nuit du 4 au 5 brumaire de l'an VIII (25 au 26 octobre 1799).

La dernière guerre eut raison d'elle en raison de l'intérêt que représentait pour les Allemands le cuivre dont elle était faite.



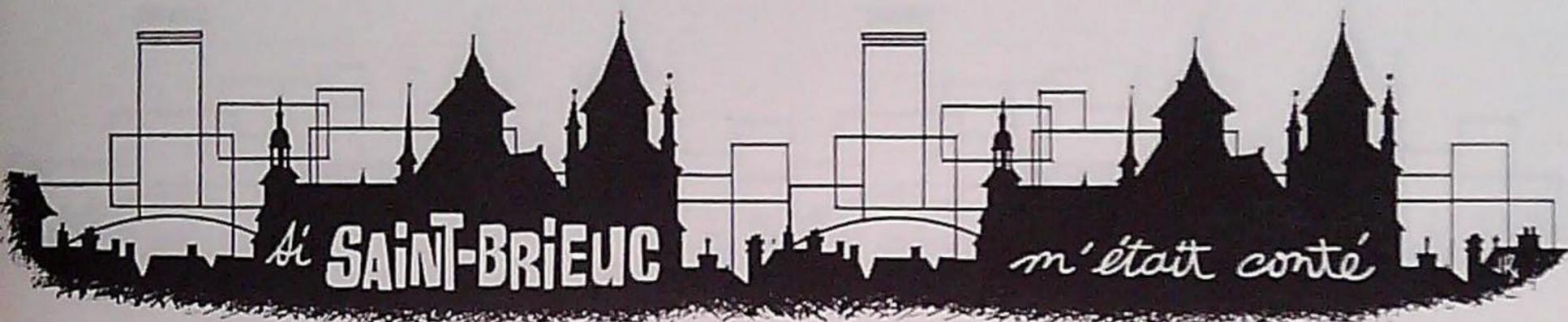
## La forteresse sur pilotis



Entre ces deux vues que séparent près de trois-quarts de siècle, les différences paraissent minimes et leur recherche relève presque du fameux jeu des sept erreurs.

La petite échoppe ronde au pied de la tour de Saint-Brieuc, à gauche, a disparu depuis longtemps, mais ce n'est que depuis deux ans que l'ancienne boucherie, à l'extrême gauche, a été abattue. Nombre d'ouvertures ont disparu, la petite tour octogonale, à mi-pente du transept, est devenue ronde, et tandis que l'architecture métallique des halles à poissons est apparue dans le paysage, la statue de Poulain Corbion, devant l'hôtel de ville, l'a, elle, quitté.





À SAINT-BRIEUC

*m'était conté*

## Du hâvre de Rohannec'h au port du Légué

C'est à l'embouchure d'une rivière nommée Ar Goad, Le Sang, (aujourd'hui le Gouët) que le moine Briec, en compagnie de 80 de ses disciples, abandonnèrent leur embarcation pour s'installer sur cette terre propice. Le coin était, en effet, de choix, ce qui a été au profit du port qui s'est, par la suite, installé à cet endroit.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le port du Légué, très modeste, s'appelait le hâvre de Rohannec'h, qui est le nom du terrain à l'embouchure du Gouédic. On l'appelait aussi Port-Favigo, du nom d'une famille d'armateurs qui avait un manoir sur le port.

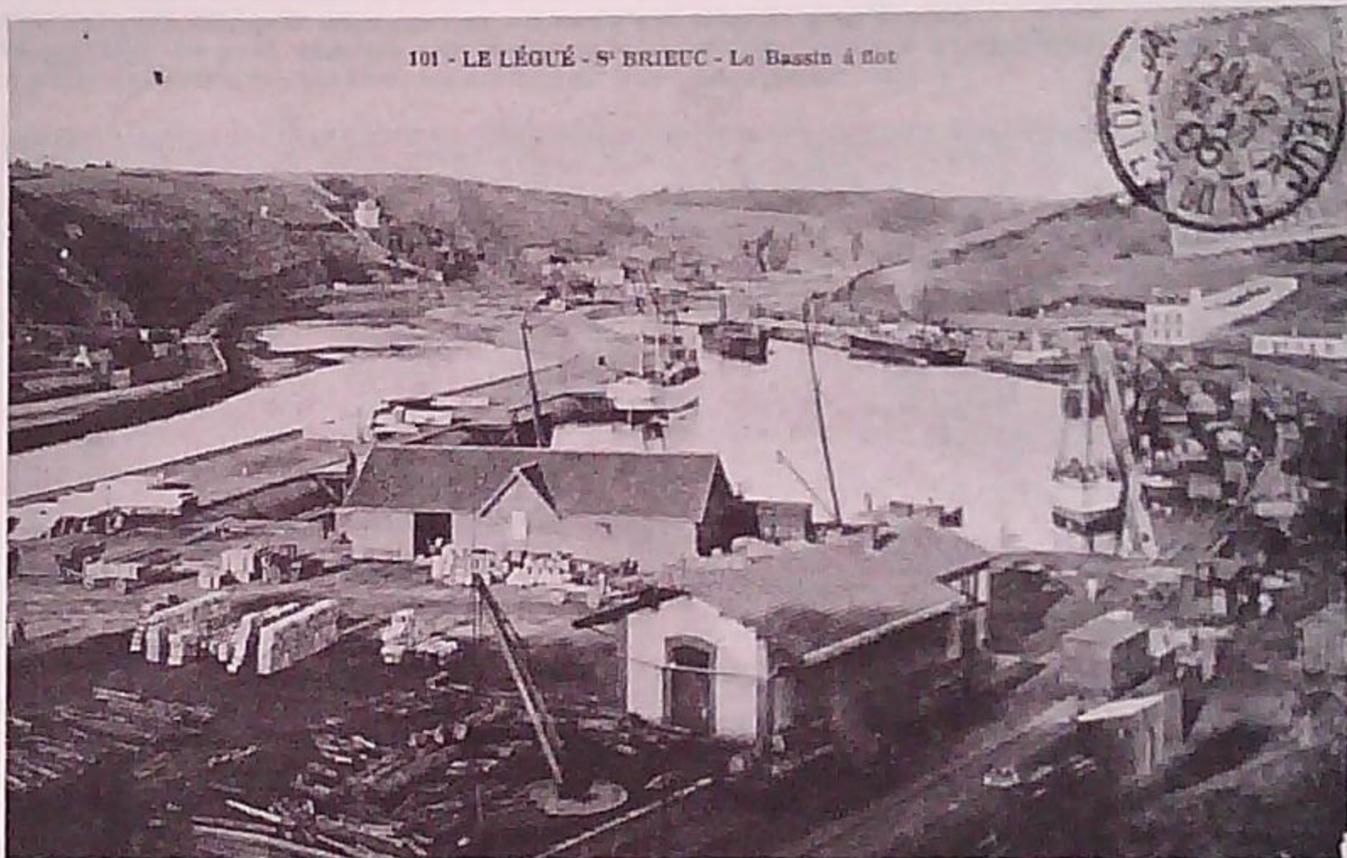
Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la Communauté de Saint-Brieuc se rendit compte des efforts à faire au Légué, ainsi nommé, dit-on, parce qu'il existait autrefois un gué à la place qu'il occupe, d'une part pour assurer son approvisionnement et d'autre part pour faciliter l'exportation des toiles qui se fabriquaient alors en grande quantité à Quintin, Moncontour et Uzel.

En 1752, la Communauté obtient des Etats de Bretagne, 2500 livres pour travaux à exécuter dans le port, en 1756, 10.000 livres et, deux ans encore après, 20.000 livres.

En cette même année 1758, l'évêque de Saint-Brieuc et le duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, posèrent la première pierre des quais du Légué. Cette année et les suivantes, on construisit les quais, on reconstruisit le port et, d'une façon générale, on mit le port en état de recevoir les vaisseaux d'un certain rang.

Trente ans après, les Etats de Bretagne votaient 4.000 livres pour le curage du port, ensablé ou pollué par le Gouët, le Gouédic et l'Ingoët. La construction du quai de la rive droite du Légué se fit sous la Municipalité de Poulain Corbion ; c'est le dernier grand travail accompli à Saint-Brieuc sous la royauté.

En 1764, un magistrat, Lefèvre de la Brulair, obtint du roi la concession de tout le terrain maritime entre les côtes d'Hillion et la tour de Cesson, à la charge de faire, à ses frais, une digue allant de la côte d'Hillion à celle de Cesson, d'y établir des portes pour la retenue et l'écoulement des eaux, de dessécher les terrains conquis sur la mer. Il s'agissait de la mise en culture de plus de quatre mille journaux (le journal équivaut à la surface labourable par un homme en une journée) de terres submergées près de la ville de Saint-Brieuc. Les paroisses atteintes par cet assèchement protestèrent. La Brulair commença néanmoins les travaux d'endiguement. Mais les protestations continuant, le roi révoqua la concession en 1767.

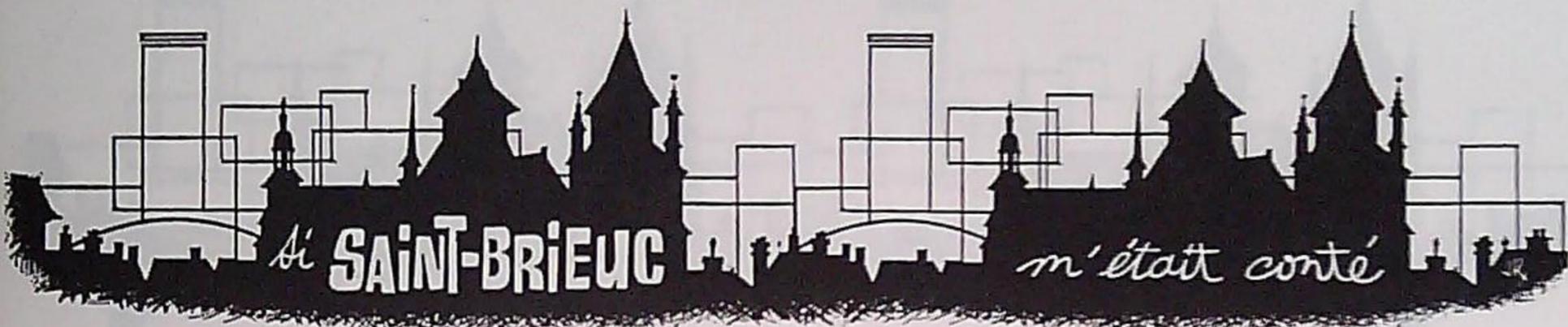


101 - LE LÉGUÉ - S<sup>t</sup> BRIEUC - Le Bassin à flot

Malgré ses possibilités, à mi-chemin des ports ibériques et néerlandais le port du Légué souffre d'un manque d'équipement, notamment de place pour le stockage des marchandises. D'autre part, l'écluse et le canal, dont la cote est seulement de 5,50 mètres alors que l'indice des vives eaux est d'environ 11,40, ne permettent l'accès qu'aux navires de 2.500 tonnes.



Aujourd'hui, le port du Légué est à la dix-neuvième place des ports français. En 1971, sur un total de marchandises de 455.000 tonnes, 95% étaient réalisés par les entrées. Ce déficit est dû au manque d'équipement du port pour stocker les marchandises, surtout le sable qui prend beaucoup de place. D'autre part, l'écluse en place ne permet l'accès du chenal qu'aux navires de 2500 tonnes et ayant un tirant d'eau de moins de 5 mètres. Des travaux sont actuellement entrepris par Plérin, Saint-Brieuc, le département et l'Etat, pour combler l'anse et dévaser le chenal.



## Le vieux pont de Gouédic

Depuis la construction de l'auto-route à la sortie de la ville en direction de Rennes, la rue de Gouédic n'est plus la voie de passage qu'elle était autrefois, toutes proportions gardées.

La route royale, qui menait de Rennes à Brest arrivait à Saint-Brieuc par le pont de Gouédic et suivait les rues Saint-Guillaume, Saint-Gouéno, Fardel et de la Corderie. Jusqu'en 1789, sous la municipalité de Poulain Corbion, elle supporta toute la circulation qui se faisait dans ce sens. A cette date, le maire prit l'initiative d'ouvrir une autre voie de passage à travers les jardins, qui est l'actuelle rue du 71<sup>e</sup> R.I. et rue de Brest, en raison de la circulation grandissante.

On peut voir sur ces photos le pont de Gouédic qui emprunte la rue Waldeck Rousseau. Derrière, on aperçoit le vieux pont de Gouédic, dont la construction se perd dans la nuit des temps.

Le pont fut reconstruit en 1612 et en 1744. En 1892, quand on édifia le monument aux morts de la guerre de 1870, sur le Champ de Mars, on tira des carrières de Gouédic, un énorme bloc de très beau granit ; on résolut de le transporter, d'une seule pièce, jusqu'au Champ de Mars. Le pont étant déjà ancien, les ingénieurs et les entrepreneurs se livrèrent à de savants calculs et à des essais pour connaître la force de résistance de cet ouvrage. Finalement la vallée du Gouédic fut franchie sans incidents.

Déjà, au début du siècle, il fallut élargir le pont en raison de l'importance nouvelle de la circulation routière. En 1928, sans rien changer à l'infrastructure et aux piles, on lui a ajouté deux ailes, qui sont devenues des trottoirs ; les anciens trottoirs font aujourd'hui partie de la chaussée.

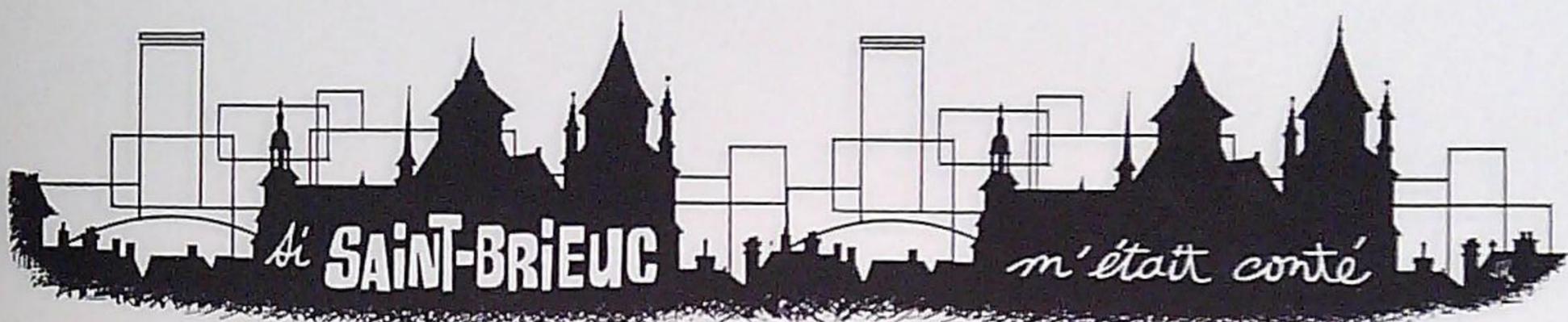
C'est par cette route qu'arrivaient autrefois les personnalités qui ont passé ou même séjourné dans notre ville. C'est ainsi que sous la porte de Rennes, qui se trouvait au sommet de la montée du Gouédic et qui fut détruite en 1785, pour cause d'utilité publique, fut franchie par Napoléon III en 1858, comme l'avaient fait avant lui Anne de Bretagne, Jacques II Stuart, le duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, le tsar de Russie Paul 1<sup>er</sup>, et autres seigneurs de moindre importance.

Sur la vieille carte postale, on peut voir, dans le fond, un relais de diligences, qui ravitaillaient autrefois les voyageurs, et surtout les pèlerins qui avaient leur chapelle, Notre-Dame de la Clarté, juste à côté, mais celle-ci est maintenant détruite. Ces pèlerins venaient nombreux à Saint-Brieuc car cette ville était au nombre de celles que chaque Breton devait avoir

Les deux ponts de Gouédic n'ont pas tellement changé depuis leur construction, si ce n'est l'élargissement qui a été fait sur le vieux pont en raison de la circulation grandissante. Aujourd'hui, on peut toujours voir la maison qui se trouve à gauche en descendant, contre les piliers du pont, tandis que le côté droit n'a été bâti qu'à une époque plus récente.



parcouru avant sa mort afin d'espérer gagner le ciel. Les étapes du «Tro-Breiz» étaient les cités fondées par les sept saints bretons : saint corentin à Quimper, saint pol à Saint-Pol de Léon, saint patern à Vanes, saint malo dans la ville qui porte toujours son nom, saint samson à Dol, saint tugdual à Tréguier et notre saint brieuc.



# Les grandes promenades

Peut-être quelques anciens se souviendront-ils de ces bals d'enfants que l'on donnait sur les Grandes Promenades au cours de l'été au début du siècle. Il y a bien longtemps que ce genre de distraction est passé de mode et les bambins d'aujourd'hui ne se contentent plus d'un petit tour de polka, et surtout n'admettent plus la surveillance de leurs nounous. Il est vrai que les nounous ont disparu comme ont disparu les pioupiou. Mais en ce temps là ils faisaient bon ménage, en tout cas la légende le veut. Ils se réunissaient non pas aux bals d'enfants mais le plus souvent aux concerts donnés sur les promenades par les musiques de Saint-Brieuc. Ceux-ci avaient lieu le samedi soir et quand la musique du 71<sup>e</sup> R.I. se produisait il y avait foule jusque dans la grande allée. Les pioupious arrivaient au pas cadencé et prenaient place dans le kiosque. Le programme débutait toujours par une marche militaire qui réveillait chez les spectateurs leurs sentiments patriotiques. Après quelques morceaux de musique « sérieuse » qui faisait quelque peu bailler les enfants, on terminait sur une nouvelle marche militaire qui redonnait de la vigueur aux petites jambes pour leur permettre de rentrer à pied à la maison, aux côtés de leurs parents.

Entre les deux guerres, il y eut une longue période où les concerts du samedi étaient assurés tantôt par l'Harmonie Briochine, tantôt par la musique municipale, et il naquit peu à peu une sorte de rivalité entre les deux formations. Il faut bien admettre que l'Harmonie connaissait davantage de succès et elle eut un soir un véritable triomphe avec, je crois, « la marche des Petits Pierrots » de Ganne. Les musiciens durent la rejouer trois fois avant que les auditeurs n'en soient rassasiés... C'était pas beau des soirées comme ça ? ? ? ... Quant à la musique municipale elle faisait vraiment trop de fausses notes.

Le public venait nombreux à ces concerts ; entre chaque morceau, on circulait autour du kiosque et il arrivait parfois que tout le monde marchait dans le même sens à pas comptés et dès que le chef d'orchestre se levait, tout le monde s'arrêtait et se tournait vers lui... On écoutait religieusement, on applaudissait poliment et on repartait pour un tour. Oh les bonnes soirées que l'on passait... Pas étonnant qu'on attendait avec enthousiasme le samedi suivant.

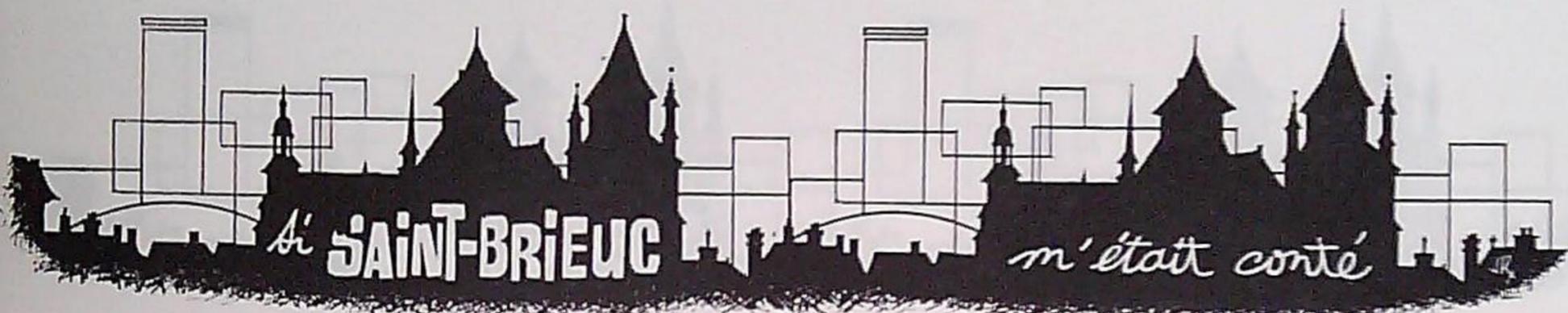
Dernier vestige de ces anciennes soirées, le kiosque à musique dura encore quelques temps après la dernière guerre, puis on l'abattit pour construire le théâtre de verdure qui à vrai dire ne sert plus à grand chose qu'à abriter les orchestres des quelques bals qui y sont donnés au cours de la saison d'été.



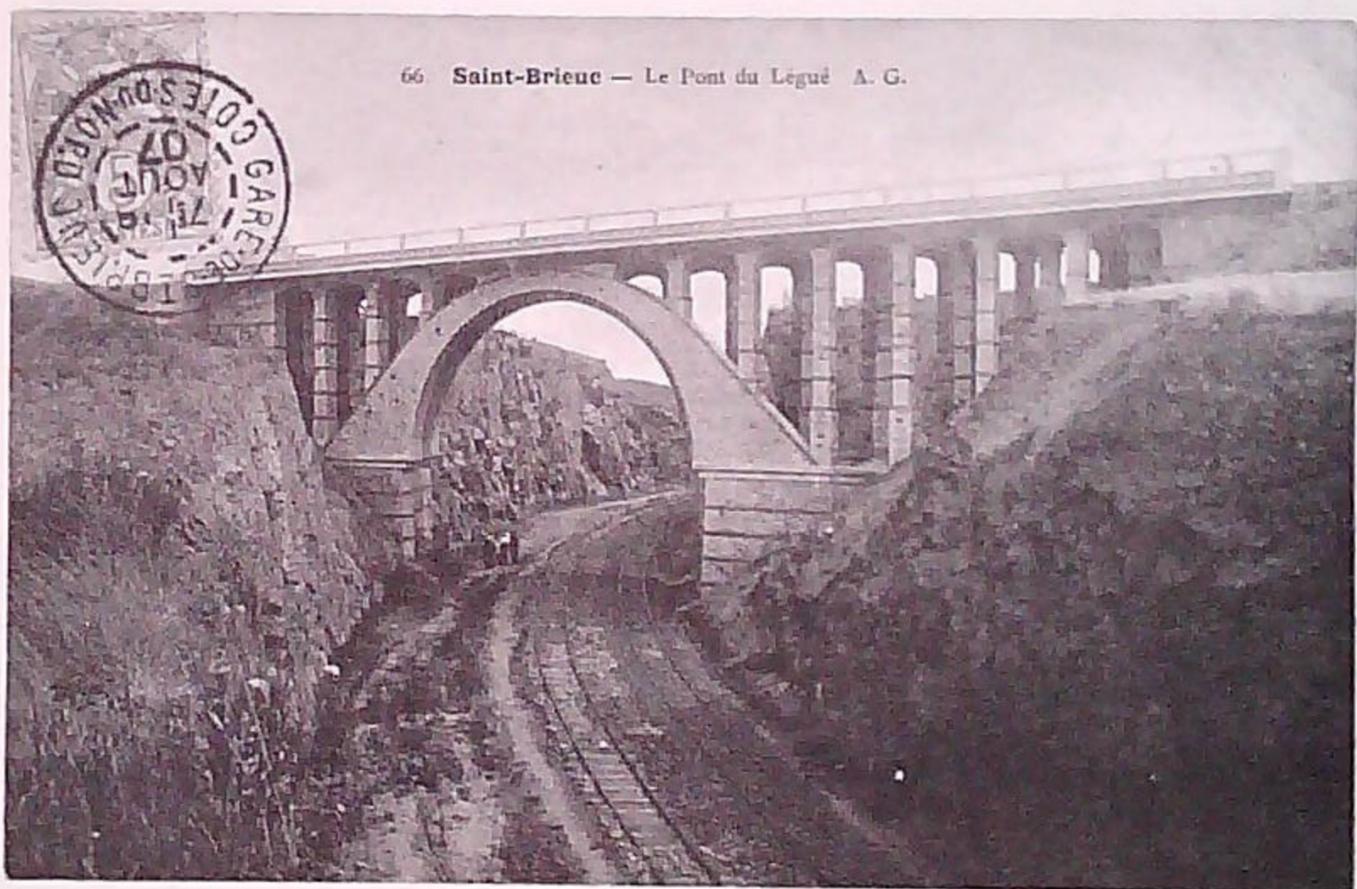
2135 - St-BRIEUC - Bal d'Enfants sur les Promenades

Coll. E. Hamon



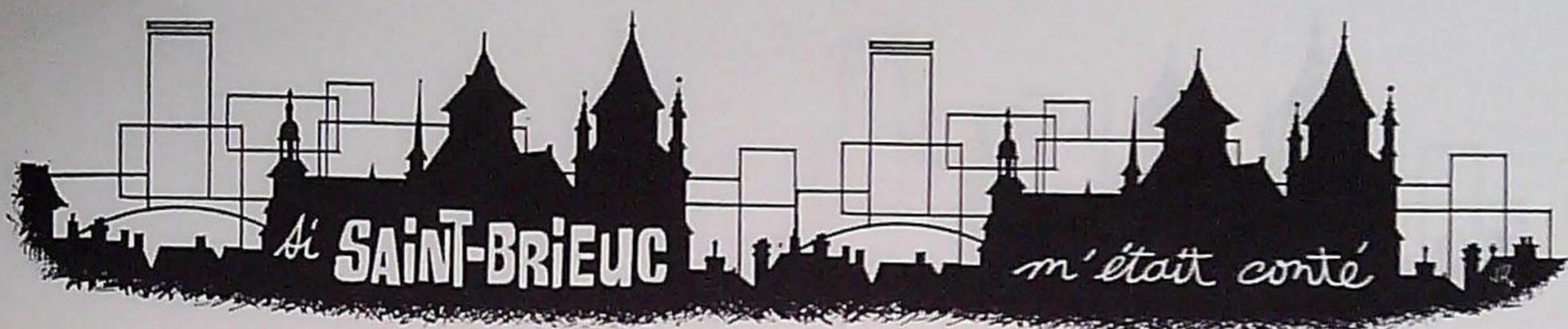


# Le pont de Rohannec'h



L'aspect général du pont de Rohannec'h n'a pas changé. On peut se rendre compte simplement de l'essor considérable qu'a pris l'automobile depuis 1907.

L'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées Harel de la Noë, qui fut le grand maître d'œuvre des ouvrages d'art jalonnant la ligne du chemin de fer départemental, méritait bien que son nom passât à la postérité et on ne pouvait mieux faire que de l'attribuer à l'un des plus jolis boulevards de la ville reliant les deux vallées du pont de Toupin au pont de Souzain. Ce boulevard avait été construit uniquement pour le «petit tacot» et on peut s'en rendre compte sur cette vieille photo qui date d'avant 1907. La voie ferrée, en effet, était double et il ne restait qu'un mince passage pour les charrettes et chars-à-bancs. Sur cette photo, on appelle ce pont pont du Légué. Je ne me souviens pas de cette appellation et il est plus connu sous le nom de Pont de Rohannec'h. On peut voir que ses abords ont bien changé et que la végétation a fait son chemin, au point de cacher complètement les piles de l'ouvrage. Mais la photo prise de nos jours risque de dater très prochainement puisque la déviation nord de Saint-Brieuc doit justement passer sous ce pont. Or la voie actuelle n'est qu'une route à deux voies et l'on peut penser raisonnablement que l'on en a prévu quatre pour cette importante déviation. Le «pont de Rohannec'h» ne sera plus qu'un souvenir. En ces lieux et place sera construit un important échangeur qui transformera totalement le paysage. Nous espérons être encore là pour vous en donner des images si cette réalisation se fait dans les délais prévus, c'est-à-dire vers 1976.



# Le pont de Toupin : il peut vivre 2.000 ans

Ce petit train que nous voyons sur la carte postale est celui qui faisait la ligne régulière au départ de Saint-Brieuc avec les communes de Val-André, Erquy, Lamballe, Moncontour et Collinée.

Il partait de la petite gare, aujourd'hui gare routière, descendait le boulevard de Sévigné et se dirigeait vers le pont de Toupin, qu'il franchissait pour sortir de la ville. Ce magnifique pont est l'œuvre d'Harel de la Noë, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées à Saint-Brieuc, qui le construisit au moment de l'extension des chemins de fer dans le département. A cette époque, quelques personnes doutaient de la solidité de ces ponts, minces et fabriqués d'un nouveau matériau de construction jusque là inconnu : le ciment armé, prétextant que ces ouvrages seraient facilement attaquables par l'air marin... Auxquels Harel de la Noë répondait : « Les ponts de César ont été faits sans soin et ils servent depuis deux mille ans ! Les miens vivront aussi vieux ».

Pour l'instant ils ont fait preuve de solidité, surtout que ces ponts se situent sur des voies de passage très fréquentées par les automobilistes.

Avant que le pont ne soit construit, les Briochins et Cessonais devaient, pour franchir le Gouédic, descendre dans la vallée par la Brèche aux Cornes pour remonter de l'autre côté. Un petit arrêt au café des « Biquettes », caché sur notre vue par la fumée du petit train, offrait le plus grand réconfort à ceux qui allaient entreprendre cette marche. Aujourd'hui ce chemin n'est plus pratiqué que par quelques enfants qui s'amusent sur les bords du Gouédic dont les eaux ne sont malheureusement pas des plus propres !

Au fond, au-dessus du p'tit train, on aperçoit le cimetière St-Michel, créé en 1839, dans le Champ Gillette ; il a été agrandi en 1866. Il renferme les tombes de beaucoup de personnalités ou de familles qui ont tenu une place à Saint-Brieuc depuis un siècle et plus. Les plus anciennes sont de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. On y trouve notamment la famille Poulain de Corbion et autres qui ont donné à la ville maires et préfets.

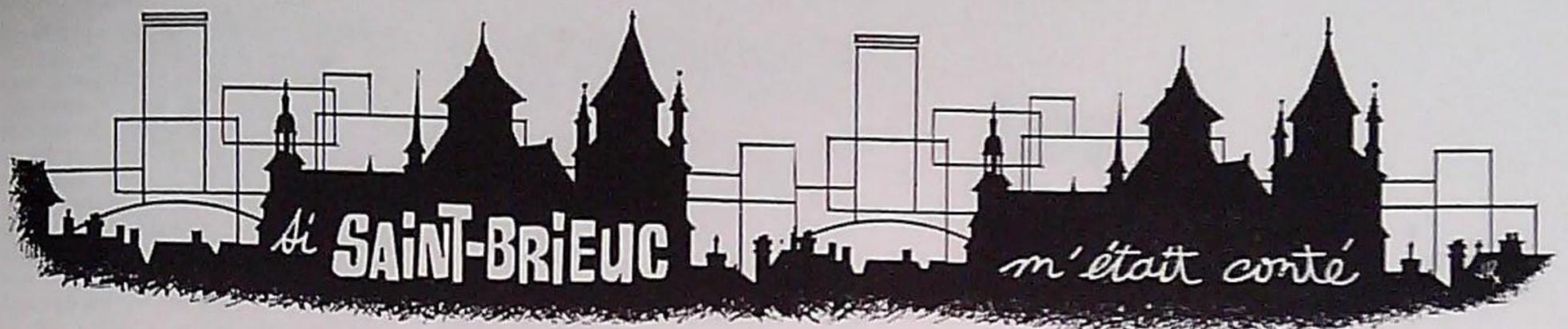
A gauche du cimetière, on peut voir la propriété d'un gros industriel briochin et encore plus à gauche, le château Baratoux. Ces deux bâtisses ont été agrandies depuis pour former le lycée Renan, qui s'y trouve toujours.



Lorsqu'Harel de la Noë construisit ce pont d'une façon révolutionnaire, il faut le dire, usant de nouveaux matériaux, il répondait à ses adversaires que cet ouvrage, tout comme ceux de César, tiendrait bien 2000 ans.



Aujourd'hui, la circulation automobile est autre chose que ce qu'elle était en 1900 et le pont semble bien supporter le passage quotidien du flot de voitures et camions qui empruntent cette voie.



## Saint-Brieuc ville d'eaux

Aujourd'hui, plus personne n'emprunte la vallée du Gouédic. Pourtant, avec son calme et sa nature encore pas trop polluée, celle-ci mérite bien qu'on s'y attarde...

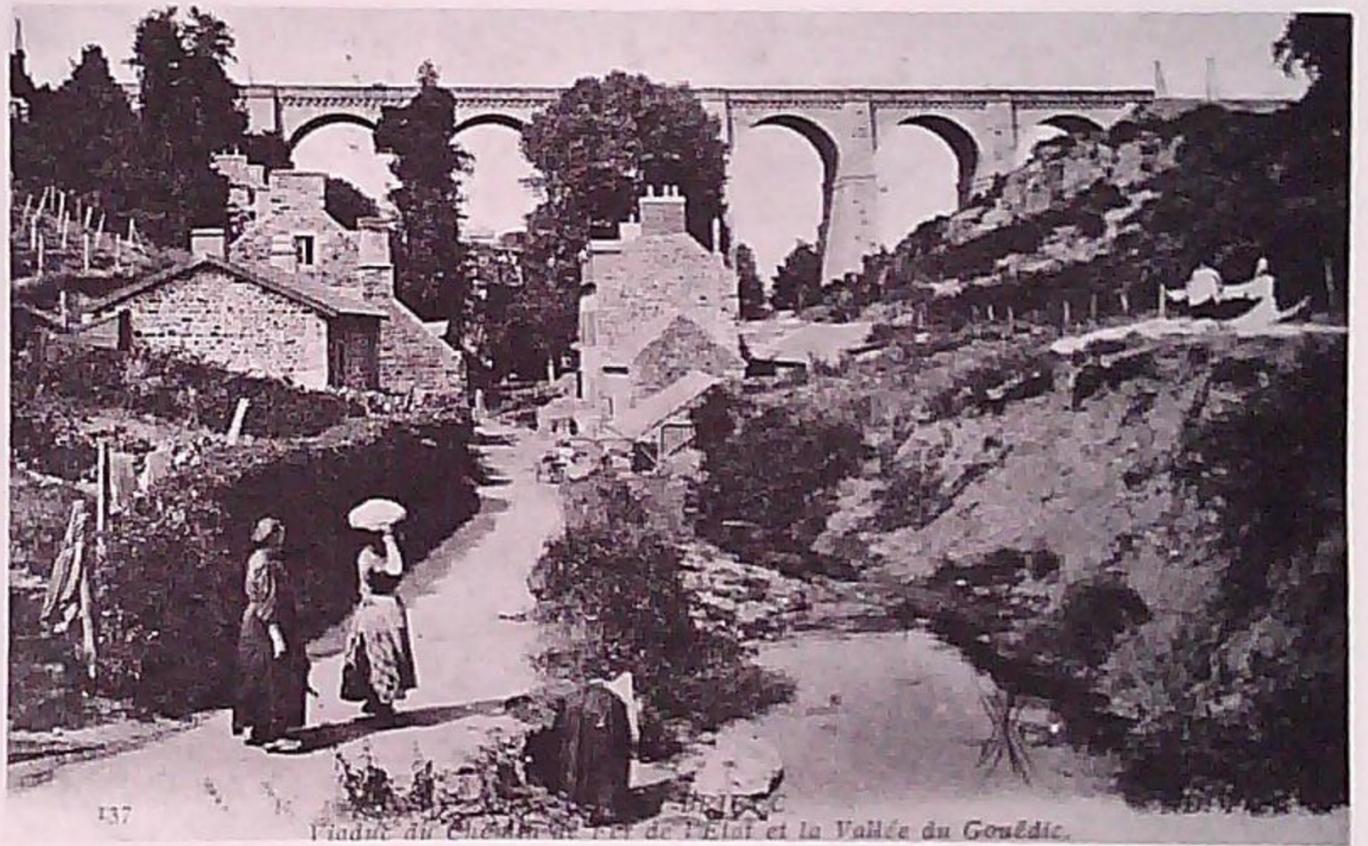
Le pont de chemin de fer de l'Etat, qui supporte la ligne Paris-Brest, construit en 1863, est, avec ceux du Toupin et du Souzain, des plus remarquables de notre ville. Il est de granit et est d'une hauteur appréciable...

Au Moyen-Age, alors que les chemins vicinaux n'étaient qu'à l'état rudimentaire, pour obvier à ces dangers que couraient les pèlerins et les voyageurs, l'Eglise avait institué une pieuse corporation, dont la mission était d'établir des passerelles et des ponts sur les grandes voies, au fond des vallées, d'où leur vint ce nom des frères Pontifes. Lorsque la rivière débordait, l'un des frères prenait sur ses épaules le voyageur pressé et lui faisait ainsi traverser le torrent. Grâce à la reconnaissance du peuple, qui vint en secours à l'Eglise, l'Hôtellerie et la chapelle de Notre-Dame de la Clarté furent fondées vers 1330 à l'entrée du faubourg de Gouédic par l'évêque Raoul de la Flèche.

Au XIIe siècle, les eaux du Gouédic devaient se révéler très efficaces. En effet, en 1673, un savant apothicaire briochin, le sieur Grillant, célèbre médecin, découvrit cette source minérale.

Ses eaux étaient ferrugineuses, c'est sans doute pourquoi elle fut baptisée «source sucrée». Saint-Brieuc devint très vite très célèbre pour ses sources, qui se trouvaient dans la vallée du Gouédic, le long de la rue du Tertre au Lièvre. De nombreux pèlerins venaient à Saint-Brieuc jusqu'au début du siècle, afin de vérifier les vertus qu'on attribuait à ces eaux.

Aujourd'hui, le Gouédic est canalisé dans cette partie de son cours. Les lavandières que l'on peut voir sur cette vieille carte postale des années 1900 et qui lavaient leur linge sale non pas en famille mais dans le Gouédic, n'auraient aujourd'hui plus à le faire, un lavoir a été construit dans cette même rue, à gauche sur la photo prise aujourd'hui.



Viaduc au Chemin de fer de l'Etat et la Vallée du Gouédic.



Depuis le début du siècle, bien des changements ont bouleversé le paysage de la rue du Tertre au Lièvre.

Le Gouédic a été canalisé et les lavandières ont maintenant un lavoir à leur disposition. Une passerelle a également été construite à mi-hauteur pour permettre le passage aux piétons. De nouveaux bâtiments ont été construits, notamment ceux du boulevard Waldeck Rousseau que l'on distingue entre les arches du pont et ceux de la sécurité sociale, en haut à gauche.

Depuis sa création par le moine Briec, au VI<sup>e</sup> siècle, il va sans dire que notre ville en a vu de toutes les couleurs ! Dès les années 900, les Normands dévastèrent le pays. De nombreux habitants quittèrent l'Armorique. Quand les envahisseurs furent chassés, les Bretons revinrent peu à peu. Quand à la langue bretonne, qui s'était parlée jusqu'à Rennes avant les invasions, elle perdit rapidement du terrain.

En 1161, il y eut une grande famine en Bretagne. La vieille chronique de Saint-Briec dit que la mauvaise nourriture engendra une épidémie qui enleva au pays à peu près le tiers des habitants.

Sous la féodalité, deux guerres troublèrent surtout Saint-Briec et sa région : la guerre de Cent Ans, avec le grand épisode de la Succession de Bretagne (1341-1366) et les troubles de la Ligue. Pendant une dizaine d'années, de 1588 à 1598, les Français, les Anglais, les Espagnols, les Allemands et les Suisses ravagèrent la contrée de Saint-Briec. A ajouter aux désastres causés par les guerres, il y avait, pendant la période féodale, les fléaux traditionnels qui frappaient régulièrement : la peste et la famine. Les impôts et les corvées semblent également avoir fait souffrir la ville. La peste désola Saint-Briec et les communes environnantes de 1560 à 1604. La mortalité fut si grande qu'on dût organiser un lazaret en dehors de l'agglomération sur un tertre dominant la vallée du Gouédic. Les fidèles y édifièrent une croix pour remercier le ciel d'avoir épargné une partie de la population et pour les préserver désormais de malheurs semblables. On prit l'habitude d'appeler ce monument la Croix de Santé.

En 1628, une nouvelle épidémie de peste ravage la ville. Elle durera quatre ans et sera la plus grave qu'ait connue la cité. En 1770 encore, une famine sévit à Saint-Briec. Avant la Révolution, les maladies les plus fréquentes dans la région étaient la gale, les poux, les écrouelles, les fièvres, les affections pulmonaires et pleurétiques, dont les causes étaient la malpropreté, l'alimentation défectueuse et l'alcoolisme.

La dysenterie ravagea des populations entières, particulièrement dans les villes, à Saint-Briec, Quintin et Moncontour. Le choléra fit son apparition à Plérin en 1786, peut-être apporté par des marins. La variole apparaissait à peu près tous les cinq ans.

En plus des maladies des guerres, les catastrophes naturelles éprouvaient durement les populations : en 1705, une terrible tempête dévasta la ville qui fait appel à la générosité des Etats de Bretagne. Soixante-dix ans après, une terrible inondation ravage toute la région. Dans la vallée du Gouët, les ponts de Saint-Barthélémy, du Gouët et du Légué sont rompus.

En 1829, la neige et les frimas ayant suspendu le travail pendant un mois, 700 familles briochines furent réduites à la mendicité.

Trois ans plus tard, une épidémie de choléra asiatique sévit sur la France, et particulièrement en Bretagne. Le choléra vint de Lannion et Paimpol à Saint-Briec. Il dura 6 mois et provoqua 114 décès officiellement constatés en ville.

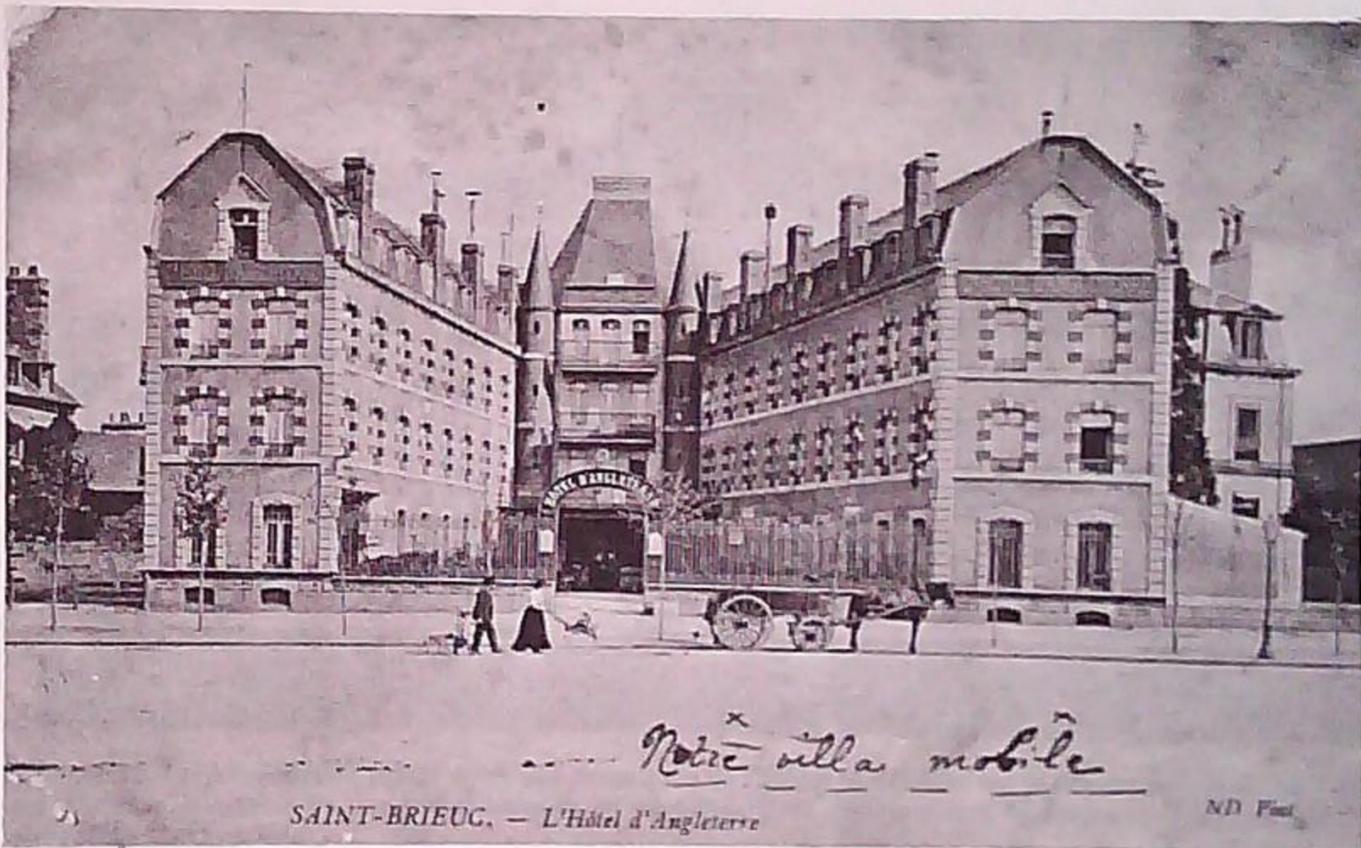
En 1847 et 1848, il y eut une grande disette, par suite de mauvaises récoltes et du manque de moyens de communications. La livre de pain se vendait 4 sous, alors que les journaliers et manœuvres ne gagnaient par jour que 10 sous et la nourriture. En 1863, une violente tempête s'abat

sur Saint-Briec. Dix-huit bateaux de la flottille du Légué sont brisés sur les rochers d'Hillion. Il y a 22 disparus.

Les dernières guerres font également de nombreuses victimes parmi les Briochins : les familles les plus éprouvées sont, en 1870-1871, la famille Merlin, trois frères sont tués, et en 1914-1918, les familles Le Goff et Poutrin. Trois frères de chaque famille sont également tués. Des noms de rues seront par la suite attribués en souvenir des disparus.

Malgré tout, le nombre des habitants de Saint-Briec ne cessa de s'accroître depuis la Révolution. De 7000 environ en 1789, il passa à 10.300 en 1830 et est actuellement de près de 60.000 pour la ville.

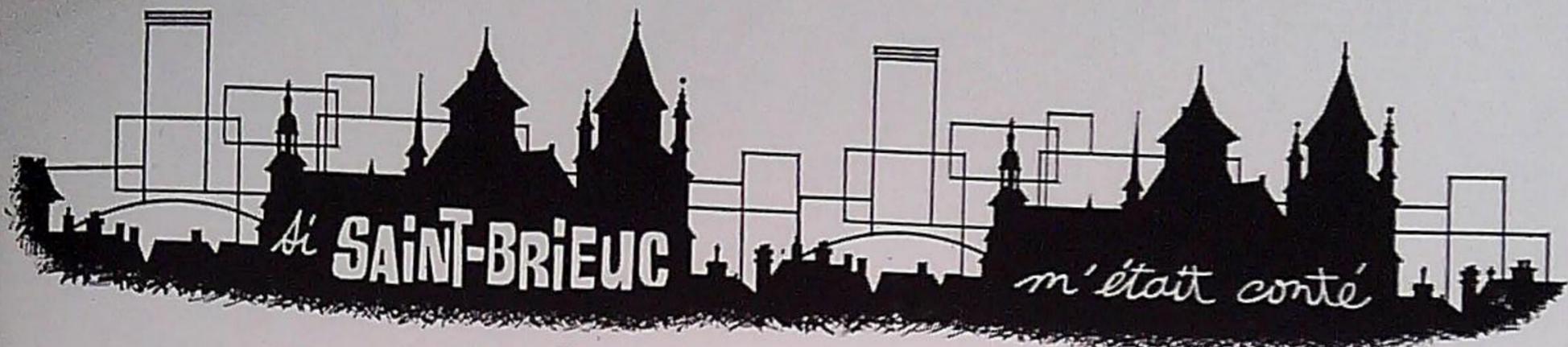
# Les heures noires de la cité



L'hôtel d'Angleterre a été à deux reprises ravagé par un incendie.

Tout l'étage supérieur devait brûler en 1933. Aujourd'hui une banque occupe le rez-de-chaussée de cet immeuble, sur la place Duguesclin, place où fut installée la guillotine en 1793, et qui s'appelait alors place Egalité. En 1794, elle fut soustraite à la vue du public et transférée dans l'ancien palais de justice, aujourd'hui dépendant de l'école du Sacré-Coeur. Le boulevard qui mène de la place Duguesclin à la gare s'appelait autrefois boulevard National.

Le conseil municipal lui donna le nom de boulevard Clémenceau, ignorant la loi qui interdisait de donner des noms d'hommes vivants, à des rues ou places publiques.



## Le Saint-Brieuc vénitien

C'est en 1464 que le roi Louis XI organisa une administration qui eut pour tâche la distribution des courriers, et qui allait prendre le nom de poste. Ce service fonctionna dès lors sur tous les grands chemins du royaume, mais ce n'est qu'en 1576, soit un siècle plus tard que furent créés les Messagers qui mettaient la poste au service des particuliers.

A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, un relais de poste était établi à Saint-Brieuc, Grand'Rue des Marchands, aujourd'hui rue Houvenagle. A la suite de la réorganisation du service postal, en 1737, le relais de poste se trouva déplacé et fut installé près des «Etangles» sur la route de Paris. En 1740, le pont de Gouédic s'étant écroulé, il fallut trouver un autre local. Une maison, sise en face de l'entrée de la rue Jouallan abrita alors le service des Postes. Bien d'autres immeubles abritèrent par la suite la poste de Saint-Brieuc : en 1814, elle est installée rue du Lycée (aujourd'hui rue 71<sup>e</sup> R.I.) jusqu'en 1863, année de l'inauguration de la ligne de chemin de fer de Paris à Brest, elle fut alors transférée rue des Pavés-Neufs (rue de Rohan actuelle). En 1902 enfin, la place du Théâtre était choisie par la Municipalité par 12 voix contre 10 et 2 abstentions ! La construction de l'Hôtel des Postes revint à Monsieur Bourgin, architecte départemental.

Le 13 février 1908, l'entrepreneur prit possession du chantier et fit procéder au terrassement dès le 25 du même mois. C'est durant les travaux que, le 13 mars, les ouvriers mirent à découvert deux cercueils contenant les restes de deux prêtres, décédés au séminaire de Saint-Brieuc, dont la chapelle, construite en 1672, se dressait à la place de l'actuelle poste.

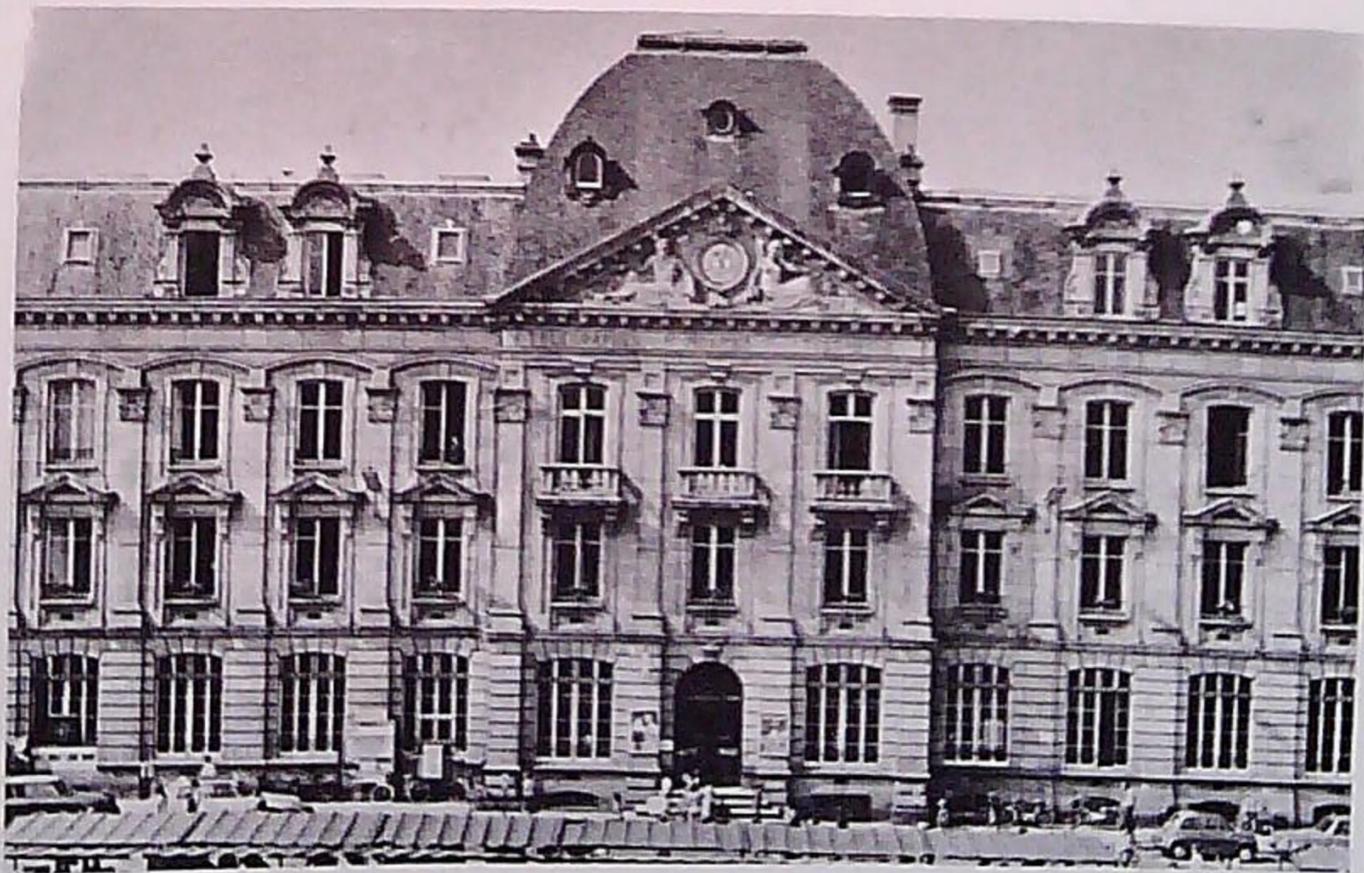
La première pierre de cet immeuble fut posée le 24 avril 1908 et les travaux étaient terminés le 13 octobre 1910 par la pose de la tourelle destinée à recevoir les fils téléphoniques et télégraphiques. Ce réseau de fils se promenait ainsi sur le toit des maisons et était relié aux isolateurs situés sur le toit de l'Hôtel des Postes, qui abritait jusqu'en 1954, en plus de la recette principale et de la direction départementale, le central téléphonique et télégraphique qui, lui a été transféré vers les années 1965 dans un immeuble neuf sur cette même place de la poste. Il est bon de noter que, malgré les protestations du public lors de la construction de la poste l'immeuble fut assez grand pour abriter pendant 40 ans les services postaux et téléphoniques.

Aujourd'hui, les postes de Saint-Brieuc n'abritent plus que la recette principale, le service des guichets et de la distribution, employant respectivement 50 à 70 agents, et la direction départementale, employant 50 agents.



Le principal changement à noter entre ces deux vues de l'Hôtel des Postes est la disparition de la tourelle qui recevait autrefois les fils téléphoniques et télégraphiques, formant une immense toile d'araignée au-dessus de l'immeuble.

Sur cette photo qui date de 1911, on ne peut hélas ! pas voir les fils qui n'étaient pas encore installés, la tourelle était alors en construction.



En face de la poste se trouve le théâtre, bâti sur le marais de la Grenouillère. Ce coin de la ville était jadis un véritable quartier vénitien : des ruisseaux coulaient de la côte des Chevrier et de l'Abraham (actuellement rues de la Gare et Jean Métairie) grossis des ingouets ou égouts alentours. Le nouveau théâtre fut inauguré en 1884. Il fut sujet à discordes dans notre ville, certains se demandant si les dépenses causées par la construction seraient en rapport avec les réjouissances passagères qu'il procurerait aux Briochins.